

Huitième année, N° 33

Publication hebdomadaire

Un an : 47,50 frs ; six mois : 25 frs

Le numéro : 2,00 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921

sous les auspices de

Son Eminence le Cardinal **MERCIER**

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

Sommaire du vendredi 9 novembre 1928

Discours à la Nation allemande

Saint Thomas et l'unité de la culture chrétienne

Goya

Quelques souvenirs sur Jacques Maritain

Alexandre Manzoni

La vie de Paul Verlaine

Le départ des Jeunesses Catholiques Politiques

Polites

Jacques Maritain

Paul Lambotte

Pierre van der Meer de Walcheren

Mgr Louis Picard

Léon le Febvre de Vivy

Giovanni Hoyois

Les idées et les faits : Chronique des idées : Joseph ben David, Mgr J. Schrygans

Russie. — Pologne.

Bruxelles : 11, boulevard Bischoffsheim

Tél. : 220.50 Compte chèque postal : 489.16

Régie Autonome de "PATRIA"

(Société Coopérative)

23, rue du Marais, BRUXELLES

Téléphones:
N° 234.00-151.21

Bureaux:
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

THÉÂTRE PATRIA

700 Places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux

Salle des Conférences (SALLE BLANCHE)

1^{er} étage. Accès facile et indépendant

Estrade et installation pour projections lumineuses. 223 fauteuils

Locaux spacieux et confortables

pourvus de tous les perfectionnements
d'installation, de chauffage et d'éclairage.
p^r assemblées, représentations théâtrales,
concerts, réunions, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location
des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi
que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL

Capital . . . fr. 400 000 000.—

Réserves . . fr. 504.657.742.94

Total . . fr. 904.657.742.94

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en
province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de
375 villes et localités importantes du pays.

Algemeene Bankvereniging en Volksbank van Leuven

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : **Rue de la Monnaie, 9, LOUVAIN**

Capital : 200.000.000 francs

Toutes opérations de banque, de bourse et de change

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital et Réserves : 355.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

(taux variable)

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres

Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis St Gilles, St-Gilles;
Placé Sainctelette, 26, Molenbeek;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue du Bailly, 79, Ixelles.

La revue catholique des idées et des faits

Discours à la Nation allemande
Saint Thomas et l'unité de la culture chrétienne
Goya
Quelques souvenirs sur Jacques Maritain
Alexandre Manzoni
La vie de Paul Verlaine
Le « départ » des Jeunesses Catholiques Politiques

Polites
Jacques Maritain
Paul Lambotte
Pierre van der Meer de Walcheren
Mgr Louis Picard
Léon le Febvre de Vivy
Giovanni Hoyoïs

Les idées et les faits : Chronique des idées : Joseph ben David, Mgr J. Schyrgens. — Russie. — Pologne

La Semaine

M. Janson a prononcé à la Chambre, au nom du Gouvernement, un excellent discours. Pour l'amnistie aux activistes, on s'est enfin mis au vrai point de vue : « Le Gouvernement obéit à une pensée d'ordre exclusivement politique. » Donnage que cette pensée politique soit née un peu tard ! Accordée il y a plusieurs années, l'amnistie eût enlevé aux agitateurs une arme qu'on a laissé devenir dangereuse.

Et le ministre de la Justice a eu raison d'ajouter : « Comme nous obéissons à des préoccupations politiques, il n'y a aucune raison d'hériter notre bienveillance aux fournisseurs de l'ennemi, aux trafiquants, aux espions, aux traîtres et dénonciateurs. »

Nous croyons qu'ils confondent et qu'ils s'abusent, ceux qui estiment que le crime des activistes fut moins odieux que celui des trafiquants et des dénonciateurs. Subjectivement peut-être, mais objectivement non, au contraire ! Et d'employer le mot vague et imprécis d'idéalisme n'explique ni n'excuse rien du tout.

Que de nombreux activistes se soient imaginé servir la Flandre, alors que trafiquants et dénonciateurs ne savaient que trop bien qu'ils vendaient leurs frères pour un peu d'or, nous l'admettons volontiers. Toutefois, il ne s'agit nullement de la conscience des activistes mais de la nature de leurs actes.

L'amnistie des délits politiques est exigée parfois pour le bien commun. L'amnistie des crimes de droit commun nuit grandement à la moralité générale. La répression perd de plus en plus son efficacité sociale et la tendance moderne n'est déjà que trop favorable aux délinquants.

Sur la question des droits civils et politiques à rendre aux activistes amnistiés, nous sommes moins certains que le gouvernement ait raison. On semble craindre l'agitation politique de Borms et de ceux qui, demain, rentreront en Belgique.

Nous persistons à croire que les activistes amnistiés seront moins dangereux totalement libres de leurs mouvements que dans un rôle de victimes qui, peut-être, leur permettra encore de pêcher en eau trouble.

Le frontiste Vos a dit à la Chambre : « Si avant la guerre l'Université de Gand avait été transformée en université néerlandaise, l'activisme n'aurait jamais vu le jour. Et Waxweiler, mon professeur, me dit un jour que les gouvernements belges qui avaient refusé aux Flamands une université néerlandaise, avaient commis la plus grosse faute contre leur pays. »

C'est parfaitement vrai. Et au risque de voir dénoncer à nouveau, demain, notre prétendu défaitisme séparatiste, nous ajouterons : si on continue à s'abuser sur la situation réelle en Flandre, si on s'obstine à ignorer l'âme et le sens du mouvement flamand, on prépare pour la Belgique des jours qui pourraient être bien sombres...

♦ La facilité des communications, la presse quotidienne de tous les pays informée chaque jour de ce qui se passe dans le monde, loin d'obtenir que soient mieux et plus rapidement connus les événements de l'étranger, ne sert trop souvent qu'à brouiller les idées et à accumuler les malentendus. Un même mot désigne des réalités totalement différentes.

Et grâce à cette incroyable confusion du langage chacun peut à peu près tout interpréter à son profit et déduire des conclusions contradictoires de données identiques. C'est ainsi que la presse « bourgeoise » s'est félicitée du résultat des élections en Suisse et en Suède. Le Peuple de même !

Rien de plus amusant que de parcourir les journaux de nuances opposées. Depuis que l'on prétend tout apprendre au lecteur et permettre à tout le monde de juger de tout, le bourrage de crâne sévit plus que jamais.

A propos d'élections municipales en Angleterre, nos bons socialistes ont parlé « d'éclatante victoire des travaillistes anglais », absolument comme si travaillistes anglais et socialistes belges c'était chou vert et vert chou !

♦ Une dépêche d'agence qui a fait le tour de la presse quotidienne a fait connaître au monde l'inquiétude des autorités suédoises devant la marée montante du prolétariat intellectuel.

Un des dogmes de la démocratie contemporaine proclame l'accessibilité de tous à l'enseignement supérieur. On n'a cessé de faciliter l'entrée aux universités et on a mis tout en œuvre pour que le plus grand nombre possible de jeunes gens — et de jeunes filles ! — fassent des études supérieures.

Résultat : une surproduction « d'intellectuels » qui ne trouvent pas à s'employer, qui refusent tout travail manuel, qui forment une armée de déclassés et qui sont un véritable danger public.

A démocratiser l'enseignement universitaire, à multiplier les docteurs et les licenciés, on ne sert ni la science ni le bien commun. Il n'y a pas qu'en Suède que se dresse la menace d'un prolétariat cultivé.

En Belgique aussi il y aurait avantage à rendre moins accessibles et plus difficiles les études universitaires.

♦ Election présidentielle aux Etats-Unis. La guerre a fait de l'Amérique du Nord l'arbitre du monde. Une prospérité sans précédent, une richesse inouïe, mais aussi un matérialisme généralisé et un paganisme grandissant, sans parler d'un impérialisme qui n'en est encore qu'à ses débuts, comment tout cela agira-t-il sur notre vieille Europe ?

♦ Le danger immédiat d'un effondrement du franc à peine conjuré, la basse et mesquine lutte politique reprend le dessus en France. En démocratie politique, en régime électif à base de suffrage universel pur et simple et pourtant sur tout, le parti l'emporte sur la Patrie. La vie du pays exige la stabilité et le calme, la vie du parlement, au contraire, demande le changement et l'agitation. Et voilà pourquoi le jeu normal de la démocratie politique — surenchère, manœuvres parlementaires, intrigues de couloir, ministères renversés, bref l'instabilité érigée en système, — est à l'antipode des conditions normales de la vie des nations.

♦ Nous venons de gagner en première instance le procès que nous avons intenté à la Nation Belge pour refus d'insertion du droit de réponse que nos lecteurs ont pu lire dans notre numéro du 13 juillet 1928.

L'affaire ira en appel à la requête de notre adversaire. La diffamation signalée ici la semaine dernière dépassant vraiment les bornes du tolérable, nous poursuivons la Nation Belge en réparation du dommage causé. Il ne sera pas dit qu'en Belgique, de bons patriotes — et nous croyons avoir donné de notre patriotisme suffisamment de témoignages... — puissent ainsi être calomniés aux yeux de milliers de lecteurs et accusés impunément de collusion avec les ennemis de l'unité nationale.

Le fantaisiste-diletante qui signe Gallo en première page de l'organe quotidien d'union nationale s'est laissé mystifier de belle façon par Ward Hermans du Schelde. Nous le défions bien de publier la traduction de l'article du Schelde qu'il a l'air d'avoir si peu et si mal compris...

Il nous accuse d'être « au service du séparatisme ». De cette diffamation répétée la Nation Belge aura à répondre devant la Justice.

Discours à la Nation allemande⁽¹⁾

En épilogue à cette étude, je voudrais ajouter quelques mots d'une forme plus directe, conçus comme une allocution, mais qui serait adressée cette fois aux interlocuteurs d'en face, à des auditeurs de bonne foi d'Outre-Rhin... : « Et maintenant après cet effort de compréhension, permettez que quelqu'un qui vous connaît bien vous adresse quelques paroles, vous indique les concessions au prix desquelles seulement vous obtiendrez la réconciliation, la voie dans laquelle il faut que vous marchiez pour nous rencontrer. Vous reconnaîtrez que j'ai fait un effort assez loyal pour qu'à mon tour je puisse parler franchement. Il est indispensable, en aussi grave affaire, de pouvoir vider complètement son cœur.

Vous vous plaignez de la paix qui vous a été imposée. Mais avez-vous réfléchi à ce qu'eût été la paix que vous auriez faite?

Vous niez toute responsabilité dans l'origine du conflit. Vous parlez d'encerclement par l'Angleterre, de panslavisme russe, de mauvais vouloir à Saint-Petersbourg. C'est bien vite dit. C'est passer bien vite sur d'autres événements et d'autres phénomènes que nous connaissons : la préparation de l'ultimatum à la Serbie, les entretiens de Potsdam des 5 et 6 juillet 1914, le budget de la guerre de 1913. Soit dit en passant, vous nous cherchiez une bien mauvaise querelle à propos de ces « Conventions anglo-belges », que vous avez dénichées dans nos archives. Supposons même que, contrairement à l'événement, des accords de ce genre aient été conclus par les gouvernements des deux pays, est-ce une violation de neutralité que de prévoir une hypothèse dans laquelle elle pourrait être violée et ce afin d'en observer les devoirs? Et vraiment cette prévision était-elle si erronée et si inutile? Et le plan Schlieffen n'est-il pas de 1902?

Mais, si vous voulez, laissons aux historiens le soin de débattre cette question. Ils établiront peut-être la responsabilité personnelle de tel ou tel dignitaire d'un empire déchu ou la faute collective de tel ou tel régime. Et puis? Régime et dignitaires ont déjà été ou seront à bref délai condamnés à mort par le temps. Ce qui importe, c'est le sort des peuples qui ont été terriblement éprouvés, après avoir été leurrés peut-être, mais qui veulent continuer à vivre.

Nous ne voulons pas poursuivre un procès contre votre peuple. Nous savons ce qu'il a souffert, parce que nous connaissons les souffrances du nôtre. Et puis, s'il a commis des fautes, il a expié, il s'est amendé, il a chassé les mauvais bergers. Mais pourquoi certains parmi vous ont-ils tant de mal à se désolidariser de la conduite de leurs chefs, à condamner ceux qui sont indignes de vous? Pourquoi vouloir à tout prix absoudre des criminels pour la seule raison qu'ils sont Allemands? N'êtes-vous pas hommes d'abord? Et ne pouvez-vous juger du bien et du mal fait à d'autres hommes?

Voyez-vous, nous avons aussi l'impression que ce souci de vous blanchir, de vous innocenter est venu bien tard, quand les affaires ne marchaient plus bien, lorsqu'il fût question de rendre des comptes. Auparavant dans la fièvre de l'aventure, personne ne s'embarrassait de ces débilitants retours sur soi-même. Et comme

le disait un de vos professeurs devant les ruines d'une ville universitaire : « Peu importe, c'est nous, Allemands, qui écriront l'histoire ».

Mais laissons l'histoire aux historiens : la question est vraiment trop compliquée et elle n'a pas tant d'importance pratique. Cela vous gênera peut-être car vous avez la manie de remonter aux causes premières, de chercher en toute chose à établir la responsabilité (*die Schuldfrage aufklären*). Alors seulement vous vous sentez soulagés. De même vous croyez que si, à force de documents, à force d'arguties, vous pouviez vous laver d'une accusation, toutes les conséquences disparaîtraient du coup. C'est puéril n'est-ce pas? Les conséquences de la guerre demeurent, implacables, pesant encore de tout leur poids sur nos destinées. Il ne faut pas travailler à scruter leurs origines : toute cette recherche ne les allégera point. Il faut travailler à réparer les suites. Il faut œuvrer sur l'avenir. C'est pourquoi l'effet produit dans la mentalité populaire est seul à considérer.

Admettons-le, votre peuple allemand a été persuadé qu'il combattait pour la défense de ses foyers et le salut de sa patrie menacée. On sait bien que les Prussiens ne mènent jamais que des guerres défensives. Mais les peuples contre lesquels ils se défendent et qui ne sont nullement au fait des combinaisons de Cabinet pourraient s'abuser sur le caractère défensif de ces guerres. Pour tout dire, ils comprennent mal qu'elles se passent au cœur de leur territoire et à deux journées de marche de leur capitale. Il y a près de Noyon, une maison de campagne sur laquelle on peut lire cette inscription : « Cette maison a été incendiée trois fois par les Prussiens au cours d'un siècle : 1814-1871-1914 ».

Encore une fois, on sait bien que les Allemands conduisent les opérations avec une douceur exemplaire, qu'ils ne recourent à la répression (en vertu d'une loi qui leur est propre et qu'ils appellent le droit de la guerre), qu'en toute dernière extrémité et le cœur saignant (Guillaume II). Mais enfin cette habitude d'incendier les maisons est bien fâcheuse. De même cette hantise d'un personnage légendaire dénommé franc-tireur (ce qui doit être un terme allemand car il est inconnu dans notre pays) a des conséquences déplorables car elle conduit à des hécatombes d'être inoffensifs et elle donne au pays envahi l'impression que les troupes ennemies, armées jusqu'aux dents, font la guerre à la population civile ce qui n'est pas digne de leur glorieux renom. Evidemment, vous dites que ces accusations sont fausses, impossibles, incompatibles avec tout ce que vous savez du caractère allemand, de la conduite de vos proches... Certes, c'est inimaginable et pourtant des milliers de gens disent que c'est arrivé et en témoignent de la vérité. Ils ont vécu l'événement en victimes, ce qui est le point de vue le meilleur pour observer et éprouver dans toute son ampleur et son détail ce qui s'est passé. Il serait peut-être plus avisé de la part de ceux qui ont un peu trop débridé leur tempérament de venir voir ce qui s'est passé. Ces invocations mystiques à une vertu indéfectible sont sujettes à caution. Déjà en 1914, quatre-vingt-treize professeurs allemands faisaient des incantations : « Il n'est pas vrai que... » Qu'en savaient-ils? On peut estimer qu'à ce jeu de Pythie ils ont légèrement compromis la réputation des méthodes scientifiques de leur pays.

(1) Voir *La revue catholique* des 12, 19, 26 octobre et 2 novembre 1928, les articles parus sous le titre : « Le problème allemand ».

Mais laissons cela. Tout ceci n'arriverait pas si les Prussiens voulaient bien mener leurs guerres défensives chez eux, ou, mettons, à leur frontière. Tous ces malentendus sur les causes, les origines, la conduite de la guerre seraient écartés du coup. Car comment voulez-vous que les paysans, que les gens du peuple y comprennent quelque chose, si, d'une part ils voient ce que leurs yeux ont vu et que d'autre part ils entendent tout ce que vous venez leur raconter? Car il s'agit avant tout de l'opinion du peuple. Il s'agit de savoir comment les peuples vivront en paix, quand et comment ils se sentiront en sécurité, comment on leur inculquera l'esprit de paix qui en résulte, la volonté de paix qui l'impose.

C'est la guerre, dites-vous. C'est à voir : la guerre a bon dos, mais nous faisons cependant certaines distinctions (que vous avez d'ailleurs contresignées) et celui qui passe outre nous lui décernons un nom que vous n'aimez pas beaucoup. Nous le taisons. Ce que vous vous êtes insurgés après coup contre cette appellation, que nous ne pouvions cependant réprimer devant l'évidence des faits!

Vous raillez notre souci de sécurité. Vous avez la partie belle. Vous n'avez pas connu la douceur d'être envahis par une armée allemande. Vous criez bien haut : « Nous sommes désarmés, nous sommes impuissants ». Il ne faut pas jouer sur les mots. Nous savons bien que vos armements cadrent à peu près avec la règle qui vous a été imposée. C'est encore redoutable en soi. Et puis vous savez très bien que les armes de la guerre future sont de celles qui se préparent très vite, sans bruit, dans d'énormes usines. Avez-vous renoncé dans la sincérité de votre cœur à les forger? N'abusez-vous plus de cette docilité incroyable de votre peuple pour l'encadrer en bataillon? Avouez que vous restez dangereux : insatisfaits, rancuniers, turbulents, nombreux, comme vous l'êtes. Restez donc tranquilles! Et si vous n'avez que des intentions pacifiques, que vous souciez-vous tant du désarmement des autres? Reconnaissez que cette obstination à vouloir remettre tout le monde sur le même pied est des plus suspectes. Vous ne comprenez pas la commémoration de la haine, de l'esprit belliqueux qui s'éternisent, dites-vous, dans nos monuments élevés à la mémoire des morts. Mais croyez-vous que la réédition perpétuelle des fables abracadabrantes que contiennent vos *Libres blancs* soit plus compréhensible? Chez un peuple qui a enduré ce qu'a enduré le nôtre, vous pourriez admettre que cette commémoration n'est que piété, prudence, précaution et que même la haine pourrait, sinon se justifier, du moins se comprendre.

Si vous commencez un peu par réparer les torts matériels (puisque les autres, hélas! sont irréparables et encore béants dans les cœurs). Je sais bien que vous exécutez le plan Dawes. Mais pourquoi en réclamer à cor et à cri ce que vous appelez la « revision ». Cela veut sans doute dire l'allègement. Comme si on vous avait imposé cette charge par plaisir, comme si nous n'étions pas écrasés, autant et plus que vous, par le poids des réparations au capital détruit par la guerre. Vous imaginez-vous franchement qu'il soit possible à nos peuples de vous tenir quittes, alors qu'eux continuent fidèlement à payer. C'est par trop enfantin. Le problème se pose comme ceci, en faisant abstraction de toute idée de responsabilité : « Comment répartir équitablement entre les nations les charges nées de la guerre en tenant compte de l'étendue

des dommages et des ressources de chaque peuple? » C'est dans ce sens que nous avons toujours cherché la solution.

Vous vous lamentez de ce que l'on vous ait amputés de certains territoires. Vous gémissiez de ce que vos frères de race soient soumis au joug de l'étranger. C'est une commiseration de bien fraîche date. Naguère vous n'aviez pas tant de sollicitude pour les minorités ethniques enclavées dans votre empire. Il se peut que quelques Allemands soient sous l'obédience d'Etats slaves. Mais cela est-il vraiment plus monstrueux que lorsque tant de Slaves étaient annexés et même germanisés sans douceur? Soyez sans crainte, il ne sera pas fait de mal à ces Allemands, qui ont une bouche pour se défendre. Ne vous souciez donc pas à ce point de vos anciens compatriotes d'Eupen et de Malmédy, qui sont devenus les nôtres et notre souci. Ne nous servez pas ces bonnes blagues historiques de la dépendance séculaire de Stavelot-Malmédy à l'égard du Saint-Empire. Vous oubliez Woeringen (1288). Et que surtout votre sollicitude ne s'étende pas à vos chers frères de race opprimés : les flamands. Ils se passent, croyez-m'en, de votre fraternité, de votre consanguinité et de votre protection. Il leur a suffi du fier service que vous leur avez rendu pendant la guerre. Je crois qu'ils préfèrent mener leurs affaires tout seuls, en grands garçons qui ne les ont pas menées si mal jusqu'à présent, quoique vous en pensiez (voyez donc la liste de nos ministres depuis 1830). La Jérémiasse n'est pas leur fait et ils sont suffisamment habiles pour s'accommoder de l'Etat belge et même pour l'accommoder à leur guise.

Vous vous étonnez de la haine que vous avez suscitée, du ressentiment que vous rencontrez, des coalitions qui se reforment contre vous. Vous parlez de campagne de calomnies, de basse envie pour vos vertus et vos succès! Que ne prenez-vous plus de soin à dissiper des craintes justifiées, à baisser d'un ton l'arrogance de votre attitude, à rengainer ces récriminations qui indisposent, à émousser cet esprit querelleur, qui envenime les disputes, cet orgueil qui fait glisser à la mauvaise foi, cette lourdeur que l'on pourrait confondre avec de la brutalité? Vous avez par ailleurs assez de qualités pour vous faire estimer et même vous rendre tellement utiles que l'on ne conçoit pas une collaboration des peuples sans votre concours. Vous être laborieux, probes, ingénieux, comme pas un, adroits à construire des machines merveilleuses. Aussitôt que vous êtes en masse, vous vous rangez, vous vous ordonnez en hiérarchie et vous faites de grandes choses en commun. Vous formez un peuple, qui plus que tout autre a le sens de la communauté, de la subordination sociales, du sacrifice de l'individu au but collectif et qui par là est peut-être en avance sur l'évolution de l'humanité. Un peuple, en tous cas, qui dans la nature de son pays, dans ses villes, ses lacs et ses montagnes, dans les créations de son art et de sa pensée, tient assez de beauté, assez de grandeur, pour être digne de la plus vive curiosité, du plus haut intérêt et, pour ceux qui peuvent s'élever plus haut, progresser plus généreusement dans sa connaissance, — de la plus solide sympathie. Bornez-vous et appliquez-vous à cultiver celle-là.

POLITES

TERRE SAINTE

GRAND PÈLERINAGE A PRIX RÉDUIT. DÉPART EN MARS 1929

On s'inscrit dès à présent aux

PÈLERINAGES EDGARD DUMOULIN

147, Boulevard Adolphe Max, 147, BRUXELLES

Saint Thomas et l'unité de la culture chrétienne⁽¹⁾

I

Leibniz pleurait déjà sur l'unité perdue de la culture chrétienne. Voilà quatre siècles que cette unité se brise. On l'a bien souvent remarqué, en trois crises spirituelles, la Renaissance humaniste, la Réforme protestante, l'*Aufklärung* rationaliste, l'homme a accompli une révolution historique d'importance tout à fait incomparable, au terme de laquelle il s'est pris lui-même comme centre de son histoire et fin ultime de son action ici-bas, et s'est attribué en pensée ce privilège proprement divin de l'indépendance absolue ou toute suffisance que les théologiens nomment *aseitas*. L'immense déploiement de force brutale à la surface du globe et l'asservissement industriel de la matière auxquels l'Europe s'est livrée au XIX^e siècle ne sont que l'expression dans l'ordre sensible de cette usurpation spirituelle. Alors, sous le décor optimiste de la pseudo-science positiviste, une sorte de fausse unité de l'esprit humain s'est levée comme une vaste illusion, on a cru toucher au terme, devenir maître et possesseur de soi-même, de la nature entière et de l'histoire : on touchait à la catastrophe, et tandis que la matière, en apparence dominée et vaincue, imposait à la vie humaine son rythme et les exigences multipliées sans fin des satisfactions qu'elle procure, l'homme se trouvait plus divisé que jamais, désuni d'avec les autres et désuni d'avec lui-même : la matière, principe de division, ne peut engendrer que la division. Nations contre nations, classes contre classes, passions contre passions, à la fin c'est la personnalité humaine elle-même qui se dissout. L'homme se cherche en vain dans les morceaux disjoints (scrutés cependant avec quelle perspicacité¹) de ses velléités inconscientes et de ses sincérités inconsistantes, une sorte de fièvre de désespoir s'empare du monde.

A quelles conditions cette unité perdue peut-elle être non pas retrouvée telle quelle, car le temps n'est pas réversible, mais refaite à nouveau sous des formes nouvelles? Une vérité me semble commander ici tout le débat : *l'homme ne trouve pas son unité en lui-même. Il la trouve hors de lui, au-dessus de lui.* C'est en voulant se suffire qu'il s'est perdu. Il se trouvera en se suspendant à son principe, et à l'ordre qui le transcende. Comme la pure matérialité, la pure subjectivité disperse. C'est parce que leur regard était tourné vers l'être et vers Dieu avec une objectivité ingénue et pieuse, avec une objectivité éperdue d'amour, que les siècles chrétiens avaient mis un sens si pur et si exact des choses humaines et morales, et aussi de l'unité. Rien n'est plus mensonger que de demander à l'immanentisme de réconcilier l'homme avec lui-même. L'homme ne se réconcilie avec lui-même que sur la croix, qui lui est dure et extérieure : sur laquelle il est cloué. L'objectivité est la première condition de l'unité.

C'est dire qu'il n'y a pour l'unité de la culture chrétienne que deux moyens véritablement essentiels et dignes de l'homme : ces deux moyens sont l'*intelligence* et tant qu'elle est fidèle à l'objet, et donc au premier Être, et l'*amour* en tant qu'il nous unit à notre Principe et à notre véritable Tout.

Résurrection de la métaphysique et expansion nouvelle de la charité, voilà les deux grandes conditions primordiales du retour à l'unité humaine, à cette unité qui ne fut parfaite qu'au paradis terrestre, et à Gethsémani dans le cœur du Christ, mais dont la nostalgia ne cessera jamais de nous hanter.

* * *

Aux divers moments de l'histoire, surtout aux moments de transformation majeure, on peut, si l'on pratique pour ainsi dire des coupes dans la masse humaine, y trouver deux éléments bien différents : d'une part un élément très important quant à la matière, au volume, et qui représente le résultat massif, et comme l'effet de chute du travail passé : élément que nous pourrions appeler facteur statique ou facteur de résistance, et qui signifie avant tout quelque chose de fait, de terminé, de fini.

(1) Conférence prononcée à Constance, au Congrès des intellectuels catholiques allemands.

Et un autre élément qui n'est rien quant au volume et à l'apparence, mais qui importe beaucoup plus quant à l'énergie, élément que nous pourrions appeler facteur dynamique ou facteur de force vive, et qui signifie avant tout quelque chose qui se fait ou qui va se faire, qui se prépare activement, qui a le rôle formel dans la génération de l'avenir.

Au point de vue du premier élément, du facteur statique, ce qui nous frappe dans le monde contemporain, dans le monde de la destruction capitaliste et positiviste, dans le monde de la civilisation antithéologique et antimétaphysique, c'est ce misérable produit qui s'appelle l'homme moderne, cet être coupé de toutes ses racines ontologiques et de tous ses objets transcendants, qui, pour avoir cherché son centre en lui-même, n'est plus, selon le mot de Hermann Hesse, qu'un loup hurlant de désespoir vers l'éternité. Mais par là même aussi nous constatons que le monde a fait et achevé l'expérience du positivisme, du scepticisme pseudo-scientifique, de l'idéalisme subjectiviste, et que cette expérience a été suffisamment démonstrative. Ces choses-là sont mortes : elles pourront nous encombrer longtemps encore, comme des produits cadavériques ; elles sont finies.

Si nous considérons l'autre élément historique, le facteur dynamique du monde actuel, ce que nous apercevons au contraire, c'est un profond, un immense besoin de métaphysique, un grand élan vers la métaphysique, vers la restauration des valeurs ontologiques. Le monde qui veut être, qui veut surgir dans l'avenir, ce n'est pas un monde du positivisme, c'est un monde de la métaphysique.

Hélas, suffit-il de dire : résurrection de la métaphysique? Il faut encore que cette métaphysique soit vraiment la métaphysique. Je ne veux pas méconnaître tous les services qu'ont pu rendre, de fait, en France le mouvement bergsonien, en Angleterre le mouvement néo-hégélien et le mouvement pluraliste, en Allemagne le mouvement phénoménologiste. Mais enfin il faut bien dire qu'une métaphysique qui conclurait soit au changement pur et à un évolutionnisme plus ou moins moniste, soit à un moralisme polythéiste, soit à une ontologie athéistique, ne serait pas un remède pour l'humanité. La résurrection de la métaphysique signifie surtout que nous arrivons à une ère de grands conflits métaphysiques, de grands combats d'esprit : où non seulement entrerait en lice des systèmes issus de la spéculation européenne, mais aussi des systèmes asiatiques rajeunis par des penseurs modernes très avertis et très remarquables comme ceux que nous trouvons déjà au Japon et dans l'Inde.

Pour nous diriger au milieu de tous ces conflits métaphysiques, à quel guide pouvons-nous nous adresser? Thomas d'Aquin nous apprend à faire dans l'ordre intellectuel ce discernement du bon et du mauvais, du vrai et du faux, qui est comme une opération de triage angélique, il nous apprend à sauver toutes les intentions de vérité contenues dans la diversité des systèmes, et à rectifier le reste dans une synthèse équilibrée sur le réel. Car, on l'a remarqué souvent, un des caractères propres de sa pensée, c'est non pas certes un éclectisme mou et sans principes, mais tout au contraire une telle élévation et une telle rigueur des principes qu'elle réconcilie dans son éminence, en les transcendant, les doctrines les plus antinomiques, qui n'apparaissent plus que comme les versants opposés d'une même hauteur.

Saint Thomas, en approfondissant la nature intime du connaître et la vie propre de l'intelligence, fonde en raison mieux qu'aucun autre penseur — contre le positivisme mais en faisant toute sa part à l'expérience, et contre l'idéalisme mais en faisant toute sa part à l'activité immanente et constructive de l'esprit, — l'objectivité de la connaissance, les droits et la valeur de la science de l'être. Mais il établit aussi, contre les fausses métaphysiques qui menacent de nous assaillir, contre l'immanentisme panthéiste que certains voudraient nous imposer au nom de l'Orient, contre le pragmatisme de l'Extrême-Occident, contre l'intellectualisme athée qui se fait jour dans nos pays, — il établit la transcendance de Celui que nous connaissons par ses créatures mais qui est sans commune mesure avec elles, qui est être, intelligence, bonté, vie, béatitude, mais qui débordé et dépasse à l'infini nos idées de l'être, de l'intelligence, de la bonté et de toutes les autres perfections, bref que nos concepts atteignent par analogie mais ne circonscrivent pas.

Ainsi la métaphysique s'élève entre ses mains au-dessus de l'agnosticisme et du rationalisme, et réconcilie au cœur de l'être l'intelligence et le mystère. Ainsi, montant à partir de l'expérience jusqu'à l'Être incréé, et rétablissant dans l'esprit humain la juste

hiérarchie des valeurs spéculatives, elle nous restitue le bien divin de l'unité intellectuelle.

S'agit-il après cela des valeurs éthiques, et de la conduite de la vie humaine, alors il est trop facile de constater à quel point le monde contemporain est le monde de l'égoïsme, de la division et de la froideur. Et comment, dès l'instant que l'homme entreprenait de se suffire à lui-même, comment tout dans l'homme ne se serait-il pas morcelé et desséché dans une opposition sans remède? C'est là du moins ce qui apparaît à l'égard du facteur statique, du point de chute du passé prochain, dont nous parlions tout à l'heure. Et en vérité, l'amour ne vit que de Dieu ou de ce qu'il défie, et quand il s'aperçoit que ce qu'il a défie n'est qu'un peu de néant, il se tourne en mépris et en haine. C'est pourquoi l'amour de l'humanité sans Dieu ne pouvait aboutir qu'à cet état où chacun n'a plus comme dernière ressource que l'adoration de soi ou le suicide.

Quant au second élément historique que l'on nous parlons tout à l'heure, à l'élément dynamique, ce que nous révèle ici le monde contemporain, en raison même de l'espèce d'impossibilité de vivre créée par l'égoïsme anthropocentrique, c'est le besoin et le sentiment d'une vaste effusion d'amour. Mais ici encore prenons garde aux contrefaçons! Comme il faut prendre garde aux fausses métaphysiques, il faut prendre garde aux formes menteuses de l'amour.

Un faux mysticisme humanitaire, pseudo-bouddhique, théosophique ou anthroposophique, un faux règne du cœur qui prétendrait s'installer aux dépens de l'intelligence, au mépris du Verbe créateur et formateur et de ses lois, une sorte d'hérésie quietiste qui nous réduirait à n'être plus des hommes parce que nous aurions perdu la notion même de la vérité, et qui nous dissoudrait dans une sensualité poétique équivoque, indigne du nom d'amour, — voilà quelques-uns des maux qui nous menacent à ce point de vue. Nous sommes loin du matérialisme du XIX^e siècle : c'est du côté d'un pseudo-spiritualisme et d'une pseudo-mysticité que surgiront pour notre temps les plus grands dangers de déviation.

Ici encore saint Thomas nous montre le droit chemin. Il nous rappelle que l'ordre est au cœur du saint amour, et que si en Dieu l'Amour subsistant procède du Père et du Verbe incréé, en nous aussi il faut que l'amour procède de la vérité, passe par le lac du Verbe; sinon il ne se répand que pour détruire.

Il nous rappelle aussi qu'il n'est qu'une manière efficace et authentique d'aimer nos frères, c'est de les aimer de cette même charité qui nous fait d'abord admirer Dieu par-dessus tout. Alors, — selon cet ordre admirable de la charité qui est décrit dans la seconde partie de la Somme, et qui va à tous sans léser les privilèges natis de chacun, — l'amour qui nous joint, au-dessus de l'être, redescend sur les créatures avec une force divine, il brise tout obstacle et réchauffe toute froideur, ouvre un monde nouveau qui révèle les attributs divins d'une façon plus profonde, insoupçonnée, et où les êtres ne se connaissent pas seulement, mais se reconnaissent, il fait que nous voulons du bien à nos ennemis. Ainsi faut-il affirmer, en face des déliquescences de la sentimentalité et du culte naturaliste de l'espèce humaine, la vraie nature du divin amour.

Et contre le durcissement dû à l'adoration de la force, au culte naturaliste de l'individu, de la classe, de la race ou de la nation, c'est le primat de ce même amour qu'il faut affirmer. *Caritas major omnium*. Est-il besoin de faire remarquer ici que toute l'éthique de saint Thomas est fondée sur cette doctrine, qu'il tient de l'Évangile et de saint Paul? Il a construit sur cet enseignement évangélique une synthèse théologique infrangible, où il montre comment l'Amour, qui nous fait désirer droitement notre fin dernière, a une primauté pratique absolue sur toute notre vie, individuelle et sociale, et constitue le lien même de la perfection, comment il nous est meilleur d'aimer Dieu que de le connaître, et comment, sans cet amour, aucune vertu n'est véritablement vertu, n'atteint sa forme parfaite, non pas même la justice, comme le rappelait récemment le P. Gillet à la Semaine Sociale de Paris. Et saint Thomas sait que cet amour ne devient vraiment maître de la vie humaine, n'est un amour efficace de Dieu par-dessus toutes choses et du prochain comme de soi-même, que s'il est surnaturel, enraciné dans la foi, procédant de la grâce du Christ, qui nous fait, à l'image du Crucifié, fils et héritiers du Dieu qui

est Amour. Suivons le Docteur Angélique, nous comprendrons que la paix dans l'homme et entre les hommes (œuvre directe de la charité, *opus caritatis*, « car l'amour est une force unitive, et la cause efficiente de l'unité ») descend de cette Paix surséculaire et de cet Amour éternel qui réside au cœur même de la Trinité.

Comme nous l'indiquions au début, le mal des temps modernes est venu de ce que la culture, c'est-à-dire une certaine perfection de l'homme, s'y est prise elle-même pour fin dernière. Nous l'avons remarqué ailleurs, elle a ainsi méconnu tout ce qui dépasse le niveau de la raison, pour méconnaître à la fin la raison elle-même. Elle est châtiée par la chair d'avoir voulu s'affranchir, — en leur déniait l'existence — des réalités suprêmes, qui sont à la mesure de Dieu, non de l'homme. L'erreur du monde moderne a été de prétendre assurer le règne de la raison sur la nature en refusant le règne de la surnature sur la raison. C'est pourquoi, même dans l'ordre de la connaissance, la métaphysique, dont nous parlions tout à l'heure, reste un remède insuffisant. Une autre sagesse, plus haute et plus divine, naît de l'amour lui-même, grâce aux dons du Saint-Esprit. C'est avant tout de cette sagesse mystique que notre misère a faim et soif, parce qu'elle seule rassasie et désaltère, étant union expérimentale aux choses divines et béatitude commencée. Et cependant elle nous laisse encore faim et soif, parce que la vision seule peut nous saturer pleinement de Dieu.

Saint Jean de la Croix est le grand Docteur expérimental de cette sagesse; saint Thomas d'Aquin en est le grand théologien. Et parce qu'il a fixé mieux qu'aucun autre Docteur la vérité centrale qu'on ne peut méconnaître sans blesser au cœur la contemplation, et le christianisme lui-même, — je veux dire la distinction de la nature et de la grâce, et leur vivante compénétration, et tout l'organisme des dons infus, — il explique mieux qu'aucun autre la vraie nature de la sagesse mystique, et la défend mieux qu'aucun autre contre toutes les contrefaçons.

C'est là le bienfait le plus élevé que nous puissions attendre de lui au point de vue de la restauration de la culture chrétienne : car en définitive c'est à cette sagesse et à cette contemplation que tout l'ordre chrétien est suspendu ici-bas.

II

Ce qui fait l'unité d'une culture, c'est d'abord et avant tout une certaine structure philosophique commune, une certaine attitude métaphysique et morale, une certaine échelle des valeurs commune, bref une certaine idée commune de l'univers, de l'homme et de la vie, dont les structures sociales, linguistiques et juridiques, sont pour ainsi dire l'incarnation.

Cette unité métaphysique est depuis longtemps rompue, — non pas certes complètement détruite, mais rompue et comme effacée en Occident. Ce qui fait le drame de la culture occidentale, c'est que son fond de métaphysique commune est réduit à un minimum absolument insuffisant, en sorte qu'elle ne tient plus que par la matière, laquelle ne sait rien maintenir. Ce drame est d'autant plus grave pour nous qu'actuellement tout est à refaire, tout est à remettre en place dans notre maison européenne. Supposez qu'une philosophie commune réussisse à s'imposer à l'élite européenne, ce serait pour le monde occidental le commencement de la guérison.

Comme Thomas d'Aquin unissait dans sa complexion merveilleusement tempérée les dons des hommes du Nord et des hommes du Midi, des Normands et des Lombards, comme il a intégré à sa mission de Docteur l'Italie des Papes, l'Allemagne d'Albert le Grand, la France de saint Louis et de l'université de Paris, comme il a réuni à l'héritage des Pères et de la sagesse chrétienne les trésors des Grecs et des Latins, des Arabes et des Juifs, bref l'apport tout entier du monde connu de son temps, — de même sa théologie merveilleusement synthétique et organique, ouverte à tous les aspects du réel, offre aux tendances intellectuelles propres aux diverses nations, et notamment aux trois que je viens de citer, le moyen de jouer librement, non pas en s'entre-détruisant mais en se complétant et se fortifiant mutuellement.

C'est que saint Thomas a réussi à dresser une sagesse philosophique et théologique si élevée en immatériabilité qu'elle est vraiment délivrée de toute particularisation de race ou de milieu. Hélas,

au cours des derniers siècles nous avons assisté au phénomène tout contraire, à une sorte de matérialisation racique de la philosophie. Descartes est une gloire française, mais il hypostasie certaines déficiences, certaines tentations particulières au tempérament intellectuel français. Hegel fait de même pour l'Allemagne, James, les pragmatistes et les pluralistes pour les pays anglo-saxons. Il est temps de se tourner vers la vérité elle-même, qui n'est ni d'un pays ni d'un autre, il est temps de se tourner vers l'universalité de la raison humaine et de la sagesse surnaturelle. Le moment paraît propice. Comme je le disais tout à l'heure, un âge philosophique paraît se lever de nouveau.

Imaginons un instant que les catholiques, dans les diverses nations, comprennent tout leur devoir. Faisons cette utopie. Imaginons qu'ils comprennent l'importance primordiale des questions intellectuelles et de la théologie, qu'ils renoncent à des préjugés ineptes contre la scolastique, qu'ils voient en elle, non une momie médiévale à étudier archéologiquement, mais une vivante armature intellectuelle qui leur permettrait de conquérir l'univers; imaginons qu'ils surmontent les divisions intestines et les amours-propres d'école qui stérilisent partout leur activité, enfin qu'ils prennent conscience de la nécessité d'une coopération intellectuelle sérieuse entre catholiques de toutes nations.

Le Docteur commun de l'Eglise deviendrait alors en toute vérité leur maître commun; sous la conduite, ils pourraient travailler efficacement à la restauration de la culture et de son unité. Alors il y aurait des ouvriers pour la moisson. Alors, dans le domaine spéculatif, la métaphysique thomiste pourrait assimiler à un ordre philosophique véritable l'immense corps des sciences particulières, actuellement livrées à un infernal chaos. Dans le domaine moral, la métaphysique et la théologie thomistes pourraient présider architectoniquement à l'élaboration de cet ordre social nouveau, de cette sociologie chrétienne, de cette politique chrétienne, que l'état présent du monde réclame avec tant d'urgence. Enfin, pour revenir aux grands signes primitifs et aux grandes causes primitives des divisions dont nous souffrons, l'humanité, le protestantisme, le rationalisme, arrivés à bout de course, ayant eu le temps de subir à fond le processus d'auto-destruction développé par leur erreur initiale, et d'éprouver aussi la valeur de bien des réalités que cette erreur méconnaît, s'étonneraient de trouver dans le trésor du Docteur Angélique les vérités mêmes qu'ils convoitaient sans les bien voir et qu'ils n'ont su que gâcher.

J'ajoute que la piété grecque et russe, qui diffère, semble-t-il, de la piété catholique par certaines attitudes de spiritualité plus encore que par les divergences dogmatiques, répugne à mon avis beaucoup moins à la pensée thomiste qu'on ne pourrait le supposer au premier instant. Elle aborde les problèmes par un autre bout, et la présentation scolastique ordinaire la blesse et l'irrite. Mais ce sont là questions de modalité; et je me persuade que l'ordre thomiste bien compris dissiperait des malentendus sans nombre et permettrait des rencontres imprévues. Je me persuade aussi que lorsque nos frères dissidents seront amenés sous la pression des erreurs du siècle, à une défense théologique plus systématique et plus évoluée, c'est aux principes élaborés par saint Thomas qu'ils seront contraints de demander des armes sûres contre la vaine philosophie.

En tout cela saint Thomas nous apparaît comme le grand reconstruc-teur intellectuel de l'Occident.

Faut-il ajouter que nous penserions trop mal connaître la nature humaine si nous croyions à nos utopies? Cependant si un effort sérieux n'était pas fait dans la direction indiquée, on pourrait proclamer que la culture occidentale est condamnée à mort. On est en droit d'espérer que cet effort sera fait.

JACQUES MARITAIN.

La seconde partie de cette conférence paraîtra dans notre prochain numéro.

Les abonnés qui n'auraient pas reçu notre dernier numéro — il nous revient qu'il y a eu une légère perturbation dans les services d'expédition — sont priés de nous en aviser immédiatement.

Goya

La mode de commémorer tous les cinquante ans les anniversaires de naissance et de mort des grands hommes est une des plus judicieuses entre toutes celles que nous vîmes se généraliser en ces derniers temps. Ces célébrations fournissent aux générations nouvelles l'occasion de passer successivement en revue toutes les gloires généralement consacrées et de reviser — en s'instruisant — des opinions acceptées jusqu'alors par tradition et sans contrôle.

Cette mode d'ailleurs se doit limiter à remettre en honneur de grands artistes et de grands savants et ne pas se hasarder à exalter des mémoires autour desquelles des divergences politiques pourraient susciter des discords et des troubles.



ISABELLE CARBO DE PORCEL
(Galerie Nationale de Londres.)

Il y eut, le 16 avril de cette année 1928, un siècle que Francisco Goya y Lucientes, peintre espagnol, s'éteignit âgé de quatre-vingt-deux ans, à Bordeaux, où il s'était retiré dans une façon d'exil volontaire.

Et ce fut la première fois que l'on put, avec un recul suffisant, mettre à son plan l'homme et son œuvre.

Madrid organisa, naturellement, la manifestation véritablement significative puisque le Prado, ce musée qui est un des plus beaux du monde, convia les artistes et la critique à venir admirer rassemblées, les principales peintures de Goya, ses cartons de tapisserie, ses dessins, ses estampes, dans un arrangement concerté pour leur faire produire un maximum d'effet. Aux chefs-d'œuvre appartenant aux collections nationales d'autres, tirés des palais de l'aristocratie et des grandes collections particulières, furent temporairement réunis.

La personnalité de Goya put être étudiée à loisir par la confrontation de cette documentation multiple. La variété de ce talent, sa souplesse, la hardiesse de ses innovations, l'apport de neuf qu'on lui reconnaît, ont fait l'objet de nombreuses dissertations et publications. On a raconté la vie privée du maître et remis en lumière des anecdotes oubliées. On a rappelé même les incon-séquences de son attitude patriotique et apprécié sévèrement



LE ROI CHARLES IV.
(Musée du Prado, Madrid.)

qu'il se mit au service de l'usurpateur, du « roi intrus » alors qu'il avait été le peintre officiel de ses souverains légitimes.

Ce n'est pas la première fois qu'une commémoration d'artiste célèbre, à côté du rayonnement de son œuvre, et comme une ombre inévitable dans le tableau, nous rappelle un fléchissement de son caractère. Pour ne parler que de l'un des derniers fêtés, quand on a souligné en décembre 1925 le centième anniversaire du décès de Louis David il a bien fallu discrètement mentionner qu'il avait voté la mort de Louis XVI.

Goya ne fut coupable que de faiblesse. Il avait d'ailleurs bien des excuses. Installé à Madrid, obligé de soutenir le train coûteux de sa maison, devait-il se résoudre à la misère et à l'exil? C'eût été Spartiate, Goya n'était qu'humain. Tout son héritage artistique demeure pour nous démontrer qu'il fut, par tempérament, violent, voluptueux, sensuel, épris de la beauté et des élégances matérielles de la vie. Pouvons-nous nous étonner qu'il ne revêtît pas soudain une attitude d'héroïsme stoïcien?

Résumons à grands traits la biographie du peintre.

Goya est né en 1746, dans un petit village d'Aragon, non loin de Saragosse, à Fuente Todos.

Sa famille était humble. Son grand-père paternel était un simple berger, ses parents des cultivateurs ruraux. Plus tard cependant, en produisant à Madrid un arbre généalogique, Goya revendiqua pour sa mère, née Lucientes, une origine noble.

Très jeune, l'enfant donna l'indication d'un tempérament ardent et violent. Il manifesta d'étonnantes dispositions pour le dessin. Conformément aux légendes qui se créent rapidement autour de la jeunesse des grands hommes, ces dons auraient été remarqués par un protecteur avisé et généreux. Ce « Mécène » aurait persuadé aux parents du jeune homme de le diriger vers la carrière des arts et offert de pourvoir aux frais de son éducation.

Le nom d'un moine : Félix Salzedo, de la Chartreuse Aula Dei — qui reparait plus tard dans la destinée de Goya — peut en effet être prononcé à ce propos. Quoi qu'il en soit, cette éducation fut assez négligée. Goya ne sut jamais écrire correctement, ni mettre l'orthographe... En matière de culture générale il était fort ignorant. Et même au point de vue de son métier de peintre il fut plutôt un autodidacte qu'un brillant élève. Son développement fut lent et sa maturité tardive. Mais évidemment Goya avait une sensibilité très fine, un sûr instinct, il attrapait au vol, — superficiellement — toutes les notions utiles. C'est ce qui explique que ce descendant de paysans aragonais put devenir un homme de Cour, le peintre des Rois, et un homme mondain frayant avec toute la haute société qu'il recevait chez lui. Ses succès, ses aventures, sa liaison retentissante avec la duchesse d'Albe, ne peuvent s'expliquer que par ces facultés d'adaptation servies par un physique avenant et aussi par cette fantaisie d'imagination qui est le charme essentiel des artistes.

C'est à Saragosse que Goya apprend les premiers éléments du dessin. Bientôt une aventure galante suivie d'un duel l'oblige à quitter cette ville. Il se rend à Madrid où il poursuit ses études sous la direction de Raphaël Mengs.

Bientôt il obtient quelques succès, quelques commandes de portraits. Cependant il éprouve la nécessité de changer d'air et de milieu. Il se rend à Rome. Il y regarde beaucoup de peinture, sans étudier ou copier quelque maître en particulier.

Quand il rentre à Madrid, il est vite connu et apprécié. Charles III le nomme peintre de la Cour. Goya a laissé de ce monarque excellent — pieux, libéral, conscient des devoirs de sa charge — un portrait très curieux. (1) C'est sous le règne du successeur de ce



LE REINE MARIE-LOUISE.
(Musée du Prado, Madrid.)

(1) Musée du Prado — Madrid.

monarque, le fol Charles IV, que Goya arrive à l'apogée de son talent et qu'il se crée une situation exceptionnelle.

En 1799 Charles IV lui décerne le titre de premier peintre de la Chambre. Il a cinquante-trois ans. Sa production, d'une fécondité, d'une variété prodigieuses, étonne chacun. Il aborde tous les genres, il use de tous les procédés, il réussit tout ce qu'il entreprend.

C'est une époque curieuse où la Cour donne à la ville l'exemple d'une amoralité singulière. Charles IV avait épousé Marie-Louise de Parme, sa cousine. Cette reine ardente et légère avait fait élever à la plus haute dignité du royaume un simple garde du corps, Godoi, dont elle s'était entichée.

Le Roi, faible, inconscient, avait accordé à Godoi le titre de prince de la Paix et celui de premier Ministre. La rivalité de ce dernier avec l'infant Ferdinand, plus tard Ferdinand VII, alimentait les conversations. Parmi les femmes de la plus haute aristocratie la duchesse d'Albe, déjà compromise dans l'intimité de quelques toréadors, avait pris Goya sous sa protection et lui témoignait une admiration passionnée. La Reine, que Goya intéressait aussi, en prit ombrage et fit exiler la duchesse dans sa terre de San Lúcar près de Séville. Le peintre suivit la grande

ment académique et qu'il était servi par un œil merveilleusement juste et un vrai tempérament de peintre.

L'élève de Raphaël Mengs, ce faux grand homme si admiré de son temps, avait du chemin à parcourir pour passer des enseignements de ce pédant jusqu'aux affirmations qui, vers la fin de sa carrière, émerveillèrent quelques romantiques français.

Dans l'œuvre immense et si complexe de Goya, il n'est guère possible d'établir une chronologie. Il fait de tout à la fois. Il est simultanément peintre religieux, peintre d'histoire, peintre de portraits, peintre de paysages, peintre de genre — et avec quelle variété de sujets! — dessinateur de cartons de tapisseries. Il est un prestigieux graveur et cette dernière spécialité, même si le maître n'avait jamais fait de peinture, suffirait à assurer sa gloire impérissable.

Les peintures religieuses de Goya ne sont pas ce qu'il nous a laissé de plus décisif. Goya n'avait rien d'un mystique. Il était catholique, pratiquant, mais sa nature était rebelle aux exaltations ascétiques. Frondeur par caractère, il a osé, dans ses eaux-fortes, stigmatiser des abus du pouvoir tant séculier que religieux. Il faillit avoir maille à partir avec l'Inquisition. Il fallut que Charles IV, heureusement conseillé, prit à son compte la commande



LA PRADERA DE SAN ISIDRO.
(Musée du Prado, Madrid.)

dame, délaissant la Cour, son atelier, ses commandes. Il ne revint que lorsque sa protectrice obtint de rentrer à Madrid. Elle devait y mourir peu après.

Quand Murat vint en Espagne, quand Napoléon renversa Charles IV et fit monter son frère Joseph sur le trône espagnol, Goya — qui cependant avait peint les tragiques tableaux représentant les scènes du 2 et du 3 mai 1808, — demeura au service de l'usurpateur.

Lorsque par la suite Ferdinand VII, légitimement, prit possession de son trône, il pardonna à Goya — « parce qu'il était un grand artiste » — et lui maintint son titre de peintre officiel et sa pension.

Mais Goya vieillissait. Il était devenu très sourd, sa vue était affaiblie. Le régime nouveau, la nouvelle façon de vivre de la société madrilène lui déplaisaient. Il partit pour Bordeaux, d'où il se rendit à Paris, il revint ensuite temporairement à Madrid, mais regagna bientôt Bordeaux, où il faisait ménage avec une vieille amie et avec la fille de celle-ci, sa pupille. Il y mourut et y fut inhumé. Il fallut longtemps pour que, dans sa patrie d'abord, en France puis dans le reste de l'Europe ensuite, on comprît son importance dans l'évolution de la peinture moderne et que son influence fût ressentie.

Là est l'intérêt que nous offre la carrière de Goya. C'est l'artiste, c'est le peintre et c'est le graveur que nous admirons et que les peintres et les graveurs depuis Eugène Delacroix et plus tard Edouard Manet ont proclamé le premier des maîtres modernes.

Goya a innové audacieusement — peut-être par ignorance — dans l'interprétation de la nature et dans la technique du métier. Il a rompu avec les traditions parce qu'il n'a pas connu l'enseigne-

ment des « Caprices » et protégé son peintre pour que la série de ces estampes inouïes put être imprimée et répandue.

C'est à Saragosse, à Notre-Dame-del-Pilar, que se voient les plus anciennes peintures religieuses de Goya. Leur exécution n'alla pas sans bagarres avec le Chapitre. Les démêlés de Goya avec son beau-frère le peintre Bayeu, chargé d'une surintendance artistique des travaux, rappellent des épisodes du Lutrin. Ce sont des œuvres de jeunesse, peu décisives. De même le grand tableau de San Francisco el Grande à Madrid, composition adroite, qui conquist l'admiration de la Cour par certaines élégances un peu faciles.

D'autres toiles à Valence, à Tolède, à Séville sont honorables — sans plus — dans la production du maître. Il en va autrement de la décoration de la coupole de San Antonio de la Florida à Madrid, non point que Goya y soit plus mystique et fervent que dans ses autres compositions religieuses. Il a trouvé dans la représentation d'un miracle de saint Antoine et dans la disposition des surfaces à couvrir un dispositif tout à fait nouveau pour une scène qui, en somme, est un immense tableau de genre.

Une lourde balustrade peinte en trompe-l'œil règne autour de la coupole. Toute la scène se passe derrière cette balustrade : saint Antoine réveille un mort pour lui demander le nom de son assassin. Une foule de badauds assiste au miracle. Des figures sont penchées au-dessus de la balustrade, des gamins l'ont entourée. Au-dessus, dans les écoinçons des voûtes, sont des anges, des chérubins, parmi lesquels les contemporains reconnaissent les plus jolies filles du monde galant de Madrid. Vêtues de robes aux tonalités claires, pourvues d'ailes qui n'ont aucun rapport



F. GUILLEMARDET.
Ambassadeur de la République française.

avec l'expression toute mondaine des visages, ces créatures aimables sont peintes de façon délicate. Le rythme imprévu de l'ensemble, le charme exquis des colorations en font une fête pour les yeux.

Si Goya n'avait peint que la seule petite œuvre qui s'appelle *La Pradera de San Isidro* (1), jour de fête mondaine en plein air au bord du Manzanarès, il serait néanmoins consacré grand interprète du paysage et de l'atmosphère. Et quel agencement ingénieux des groupes, quel esprit et quel goût dans ce petit chef-d'œuvre incomparable. Ces mêmes dons se retrouvent dans la série des cartons de tapisseries créés pour la fabrique de San Barbara. Sans doute ils y sont un peu délayés et parfois ces compositions trop improvisées pèchent par un excès de nonchalance; mais quel ensemble amusant, plein de verve, et quel esprit dans l'observation des scènes de la vie populaire situées dans des paysages si exacts.

Le Musée du Prado a tout récemment disposé ces cartons sur des parois copiées sur celles du château du Prado qui enchâssent si richement les tapisseries d'après Goya. L'ensemble est charmant. Dans ses tableaux de genre, Goya continue la veine des car-

tons, mais il ne se borne pas aux scènes aimables. Son imagination se donne carrière dans une foule de compositions extrêmement variées. Les scènes observées par lui dans des maisons de fous lui inspirent des tableaux hallucinants, ailleurs ce sont des scènes de torture ou des compositions d'une ironie cruelle. La vie populaire lui fournit des thèmes pittoresques, processions avec pénitents en cagoules, cortèges carnavalesques, tel l'*Enterrement de la Sardine*, des fileuses, toute une série d'épisodes de tauromachie. Goya était un « aficionado » passionné.

On peut rapprocher de ces ouvrages les deux grandes pages dans lesquelles il a fixé des épisodes des événements des 2 et 3 mai 1808, *Combat des Mamelucks de la garde impériale de Napoléon contre les troupes espagnoles à la Puerta del Sol*, et *Les Captifs fusillés*. Ces deux pages procèdent des tableaux de genre par leur agencement et leur aspect. Elles en sont un agrandissement aux proportions de la taille humaine. Leur naturalisme est pathétique. Manet a reproduit presque trait pour trait l'exécution des captifs dans son exécution de *l'Empereur Maximilien*.

Les peintures fameuses, *La Maja nue* et *La Maja vêtue* — deux des chefs-d'œuvre de Goya au Musée du Prado, peuvent servir de transition entre les scènes de genre et les portraits. N'a-t-on pas affirmé — bien légèrement — que ces surprenantes études auraient été peintes d'après la duchesse d'Albe. Le morceau de « nu » est miraculeux de rendu. Cette chair satinée, nacrée, élastique et souple est peinte d'un pinceau magistral dans une matière précieuse, un émail nuancé exquis. Nulle part la parole de Goya qui ne voyait pas dans la nature des contours mais des volumes n'a été mieux illustrée.

Dans ses portraits — la part la plus copieuse de son travail — Goya est extrêmement inégal. Il est parfois si inférieur à lui-même qu'on hésite à lui attribuer des peintures authentiquement sorties de son atelier. Son dessin est, dans certains portraits, si rond, si mou, si lâché, les proportions si lourdes qu'on ne peut y retrouver la main nerveuse et nette qui a tracé les planches des « Caprices ».

Mais quand Goya est dans ses meilleurs jours, il déploie une virtuosité merveilleuse. Sa perspicacité lui fait discerner dans les visages et dans les attitudes des traits définitifs, caractéristiques, essentiels de la psychologie de ses modèles.

Il peint avec une facilité de prestidigitateur, à grands traits, en frottis transparents; sa pâte abondante et souple est précieuse et toujours adaptée au rendu des matières.

Son chef-d'œuvre en ce genre est le groupe dans lequel il a représenté en pied et de grandeur naturelle le roi Charles IV, la reine Marie-Louise et toute leur famille, en tout treize personnes, enfants compris. Mais pour éviter aux superstitieux une impression désagréable Goya lui-même — quatorzième acteur — s'est représenté en arrière, debout devant la grande toile posée sur chevalet. Le tableau est au Prado, ainsi que les études peintes d'après nature des têtes des souverains et des enfants. La composition est très heureuse. Le Roi et la Reine sont debout au centre, leurs enfants autour d'eux. Les collatéraux et les alliés les encadrent.

La verve narquoise et cruelle du maître s'est attachée à les



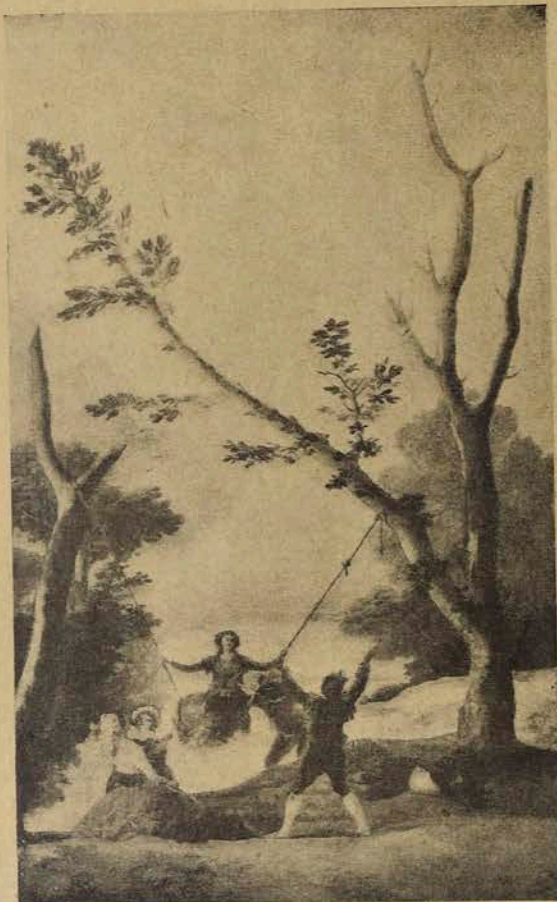
LA « MAJA » VÊTUE.

(Musée du Prado, Madrid.)

(1) Musée du Prado — Madrid.

montrer sans flatteries. La Reine, homasse, vulgaire, est campée dans une attitude théâtrale de tendresse maternelle — et Dieu sait qu'elle ne fut pas une mère bonne. Le Roi, paternel, les enfants délicieux de puérilité fraîche et gracieuse, la vieille sœur du Roi, l'infante Marie-Josefa, grotesque de laideur méchante sous sa perruque et son taffetas noir.

Dans la série qui semble illimitée des portraits de Goya il en est de spécialement célèbres, ceux de Charles IV et de Marie-Louise à cheval (Prado), celui de la Reine en robe pailletée (Munich); Don Carlos, duc de Fernan Nunez, Dona Isabel Cabos de Porcel (National Gallery) Londres; Guillemardet, commissaire aux armées (Louvre); le poète Leandro Moratin (Académie San Fernando);



LA BALANÇOIRE. (Carton de tapisserie.)
Au duc de Montellán, Madrid.

Bayeu, beau-frère du maître (Prado), avec ses gris argentés d'une subtilité incroyable; Garcia della Prada, maire de Madrid, en habit bleu et culotte blanche (collection John Jaffé); Nice; le toréador Costillares, la série des portraits de la collection José Lazzaro, celle du duc d'Albe à Madrid.

Et là cependant une déception attend le visiteur. Le fameux portrait de la duchesse d'Albe, en pied, déconcerte par son allure de grande poupée, sa raideur, son manque de grâce et de charme. Vêtue de blanc avec une ceinture et un noeud d'un rouge cru, les cheveux touffus très noirs, les yeux sombres, ronds et percants, les narines dilatées, la duchesse est nettement antipathique. Ce n'est pas le portrait peint par un amoureux, mais il en est d'autres où Goya a mieux fait sentir l'allure et la séduction de sa protectrice et amie.

Bien autrement séduisant est celui de la *Tirana*, (1) une actrice, autre liaison voyante de Goya...

Si nous arrivons au graveur qui débuta par l'interprétation de quelques peintures de Velasquez, mais qui bientôt ne se consacra plus qu'à la gravure originale, nous feuilleterons sans nous lasser les cahiers des *Caprices*, des *Désastres de la guerre*, les lithographies consacrées aux courses de taureaux — quatre planches magistrales créées à Bordeaux par le vieillard absolument sourd et à la vue si basse — qui sont encore des chefs-d'œuvre!

Chaque planche des *Caprices* ou des *Désastres* est fantastique d'imagination, pleine de dessous, d'allusions parfois mystérieuses pour nous, mais qui furent claires — et vengeresses — aux yeux des contemporains de Goya.

Et quel métier! Quelle sûreté dans le trait. Quelle profondeur dans le combat de l'ombre et de la lumière — seul Rembrandt avant Goya avait su l'exprimer dans tout son pathétique hallucinant.

Après la mort du peintre, comme il arrive d'ordinaire, le silence se fit sur lui et son œuvre fut un peu oubliée. La gloire de Goya avait eu peu de rayonnement à Paris et à Bordeaux, elle était ignorée dans le reste de l'Europe. Eugène Delacroix, plus tard Manet furent les principaux artisans de la justice tardive qui fut rendue à ce talent exceptionnel. Madrid avait conservé ses œuvres principales. Bientôt elle s'en montra légitimement fière.

Goya, le premier des peintres modernes fut enfin mis à son plan! La puissance de son génie, à côté de ceux du Greco et de Velasquez, ces noms capitaux de l'école espagnole et de l'art européen, est aujourd'hui unanimement célébrée.

PAUL LAMBOTTE
Directeur général honoraire
des Beaux-Arts

Quelques souvenirs sur Jacques Maritain

Voilà plus de dix-sept ans — en janvier 1911 — que je rencontrai pour la première fois Jacques Maritain chez Léon Bloy, quelques semaines avant mon baptême. Dès ma première visite, quand j'allai lui demander conseil et de me conduire auprès d'un prêtre, Bloy m'avait parlé avec une fierté enfantine et avec amour de ses filleuls, Jacques et Raïssa Maritain. « Dans *l'Invendable* (le quatrième volume de son journal), j'ai conté cette aventure miraculeusement belle », me dit-il. Et je relus ce que Léon Bloy avait écrit au sujet de l'arrivée merveilleuse de ces deux êtres, un jeune homme et une jeune femme, en juin 1905.

« Est-ce vous, saint Barnabé, qui m'envoyez ces âmes? Mystère d'affinité entre cet Apôtre et moi! Je m'étonnais, depuis le 11, jour de sa fête, de n'avoir pas, comme les autres années, senti sa main. Deux êtres (qui nous sont devenus bientôt comme des voisins de Paradis), un jeune homme et sa jeune femme s'offrent tout à coup, exprimant leur ambition de se rendre utiles, de devenir nos amis. »

Et un mois plus tard, le 25 juillet, Bloy notait dans son journal : « Quelle aventure surnaturelle, quelle bénédiction pour nous, ces deux amis envoyés le 20 juin et que nous voyons en train de se perdre si amoureuxment dans notre caverne! Le jeune homme est un de ces idéalistes ignorant Dieu, qui se laissent trainer par les cheveux ou par les pieds dans l'escalier de la Lumière. La jeune femme est une juive russe toute petite. Elle me fait penser à un muguet des bois qu'un rayon de soleil trop lourd inclinerait sur sa tige. En cet être charmant et si frêle habite une âme capable d'agenouiller les chênes. Son intelligence, dès le premier jour, me déconcerte. A Jeanne (la femme de Léon Bloy) qui lui disait trouver en elle des sentiments chrétiens : « C'est, sans doute, a-t-elle

(1) Académie San Fernando — Madrid.

» répondu, parce que nous sommes chrétiens que nous avons aimé votre mari ». Chère petite Samaritaine qui avez en compassion du voyageur percé de coups, soyez guérie à votre tour par cet autre Voyageur que vos ancêtres ont crucifié.

Le 29 août — et l'amitié entre ces nobles êtres est devenue encore et toujours plus intime pendant ce court espace de temps — Bloy écrivait : « Je ne saurais comment dire ce que nous sentons l'un pour l'autre. Ce temps est pour nous, du point de vue de l'amitié, ce que les Actes des Apôtres sont pour la chrétienté ».

Ni Jacques, ni Raïssa ne pensent encore à se faire catholiques. Ils ont bien lu *Le Salut par les Juifs*, ce livre profond et sublime de Bloy, mais ils cherchent toujours.

« Vous cherchez, dites-vous. O professeur de philosophie, ô cartésien, vous croyez, avec Malebranche, que la vérité se recherche! Vous croyez que l'esprit humain peut quelque chose! Vous croyez — autant dire — qu'avec un certain degré d'application, une personne qui a les yeux noirs arriverait à se donner des yeux verts pailletés d'or! Vous finirez par comprendre qu'on ne trouve que le jour où on a très humblement renoncé à chercher ce qu'on avait sous la main, sans le savoir. Pour mon compte, je déclare que je n'ai jamais rien cherché ni trouvé, à moins qu'on ne veuille appeler trouvaille le fait de heurter aveuglément un seuil et d'être, du coup, jeté à plat ventre dans la Maison heureuse. Votre enthousiasme pour le *Salut par les Juifs* est un miracle préliminaire. Il y en aura d'autres. »

Le 5 avril 1906, Bloy s'écrit : « Le miracle est accompli. Jacques et Raïssa demandent le baptême! Grande fête dans nos cours ».

En juin suivant, le jour de la fête de saint Barnabé, la cérémonie a lieu : « Abjuration de Jacques, son baptême, celui de sa jeune femme Raïssa et la bénédiction nuptiale. Baptême aussi de Vera, sœur de Raïssa. Me voilà parrain de ces trois êtres aimés de Dieu, conquis par mes livres et que m'envoya, l'an dernier, le même grand seigneur du Paradis, saint Barnabé, mon protecteur ». C'est une de ces journées qui durent la vie éternelle.

* * *

Je reconnus Maritain quand je le vis, en ce midi lointain déjà, dans l'atelier, le cabinet de travail de Bloy dans le pavillon délabré qu'occupait alors notre vieux parrain avec sa famille, en haut de Montmartre, derrière le Sacré-Cœur. C'était comme si un frère aîné m'était donné. Il savait que j'avais assisté régulièrement, depuis une année, aux offices liturgiques dans la chapelle des Bénédictines de la rue Monsieur. Et il se mit à parler des Bénédictins, de la liturgie, de Solesmes. Oh! pas comme un professeur qui enseigne, mais avec cette attention chercheuse, toute charitable, pour ce qui passionnait l'autre, pour ce dont l'autre était plein, avec cette douceur timide qui lui est propre et avec laquelle il accueille quiconque va à lui. Il n'était pas encore le thomiste renommé et sa fragilité n'avait pas encore cette force stable, douce et inflexible qu'il allait acquérir par des années d'études et de prière. Il avait vingt-huit ans, les cheveux longs, une cravate lavallière, et il vous regardait avec son cœur (ce qu'il n'a d'ailleurs pas cessé de faire). Les épaules légèrement voûtées, la tête un peu de travers, frêle de corps, il semblait une nature faible. Je ne pouvais que penser à un agneau d'holocauste. Je ne savais pas — et lui non plus! — quelle force allait germer de cette timidité quand la passion et l'amour de la vérité l'auraient saisie.

Nous nous promenâmes en cette première rencontre, dans le sombre petit jardin de Bloy. Nous nous étions trouvés tout de suite. Et je me rappelle encore ses yeux, et son sourire, qui donnent l'amour, ses yeux avec lesquels il me fixa, avec lesquels il fixe encore toujours tout être en qui il sent le moindre élan vers la vérité.

Tout comme Bloy et sa femme nous firent entrer, nouveaux-venus, dans leur vie comme leurs enfants et leurs amis, les Maritains nous reçurent de même, Jacques et sa femme. Car il me faut le dire, ce n'est pas un secret : je ne peux pas plus séparer, dans mon souvenir reconnaissant, le jeune homme d'il y a dix-sept ans — auquel mon développement spirituel est indiciblement redevable — de sa jeune femme, que je ne puis les séparer maintenant. Ensemble ils ont cherché; ensemble ils ont lu et étudié le *Catholicisme spirituel* du Père Sevrin; ensemble ils lurent les livres de Bloy et les vies des saints. Ensemble ils ont reçu et retravaillé le thomisme. Il suffit de vous rappeler *Art et Scolastique*. Ensemble ils écrivirent ce précieux petit livre : *De la vie d'oraison*. Car

n'allez pas croire surtout que ce philosophe scolastique est une machine à penser, un froid coupeur de cheveux en quatre, et un professeur aride, aux allures importantes et à l'inaccessible hauteur.

Jacques Maritain est avant tout un homme de prière. Et il suffit d'être en sa compagnie pour sentir que toute sa force n'est que le débordement de sa vie intérieure.

Personnellement je n'ai remarqué cela que quelques années plus tard. Au début j'étais un peu intimidé devant toute cette philosophie. Que savais-je de saint Thomas? Rien. Dans l'histoire de la philosophie telle qu'on l'enseignait de mon temps dans nos universités hollandaises (et cela n'aura pas changé depuis), saint Thomas était totalement ignoré. On sautait de Plotin à Descartes, car, au Moyen âge, il n'y avait pour toute philosophie qu'une pauvre *ancilla Theologia!*

Jacques Maritain m'a appris à lire saint Thomas. C'était pendant la deuxième année de la guerre, en été 1915, qu'il me parla pour la première fois d'un certain Père Pégues, un Dominicain, qui éditait un *Commentaire français littéral de la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin!*

Nous nous sommes beaucoup vus pendant ces années-là. Durant des mois nous demeurâmes, les Maritain et nous, dans la banlieue de Paris. Et plus tard en 1918, quand les Allemands menacèrent la capitale française, nous restâmes ensemble dans le presbytère d'un petit village du département de la Sarthe. Le dimanche, nous interrompions le sévère labeur par des « charades » très peu philosophiques où le thomiste Maritain remplissait les rôles les plus fous, à la grande joie du curé et des autres amis et spectateurs.

Et entretemps je lisais le commentaire du Père Pégues, et quand je n'en sortais pas, Maritain m'aidait et me donnait, avec une patience sans bornes le commentaire du commentaire. Il me donna plus. Il me fit faire la connaissance de prêtres et de moines qui ne craignent pas de diriger les âmes uniquement vers Dieu et de leur apprendre à prier vraiment.

Par lui aussi je connus l'abbaye Saint-Paul de Oosterhout, et je puis difficilement dire l'importance qu'a eu cette abbaye, et qu'elle aura toujours, dans ma vie, dans notre vie.

Tout cela, je le dois à Jacques Maritain. Et que d'innombrables âmes n'a-t-il pas aidées avec la même charité, autour de lui par son contact immédiat, et au loin, dans un cercle très étendu, par la force géniale de ses livres.

Et la notoriété vint à ce simple, à ce très humble, qui jamais ne chercha l'influence, qui ignore l'ambition et qui n'a connu que le travail tranquille jailli de l'abondance de la prière. Je connais à peine quel'un d'autre ici bas en qui fleurit un si parfait équilibre — et cela n'est pourtant pas rare dans les pays de culture catholique latine — de la raison et du sentiment, de l'intelligence et du cœur.

Cet homme génial, qui exerce en ce moment une influence aussi profonde sur des philosophes et des prêtres, des poètes et des savants, des moines et des artistes ultra-modernes; qui a écrit sur les situations sociales actuelles des pages dignes d'être mieux connues de nos hommes d'Etat catholiques et qui est bien l'esprit le plus grand, le plus riche et le plus universel de l'Europe, oh! en toute humilité, en ne se comptant pour rien, en luttant pour Dieu avec un amour inébranlable — (que n'avons-nous quel'un de pareil en Hollande!) — cet homme extraordinaire dut, dans ses jeunes années, alors qu'il connut le dur souci du pain quotidien, gagner sa vie en composant pour la Maison Hachette un *Dictionnaire de la vie pratique* : encyclopédie où vous trouvez des renseignements sur les différentes manières de découper la viande, sur les cadenas, sur les modes, etc.!

Mais jamais Maritain ne fut le moins du monde un aigri. Il n'est pas replié sur lui-même. Il n'est ni agité, ni « déchiré ». Chez lui, tout est vaincu en profondeur. Il émerge dans la clarté de la charité. Il a des vues claires et sereines sur la vie, car il demeure dans le surnaturel, sans agitation, mais en s'épanouissant dans la paix et l'humilité enfantine, aimant Dieu par-dessus toutes choses et aimant les hommes.

Ce qu'il a dit de notre vieux et douloureux parrain, qu'il a mieux compris que quiconque : « Léon Bloy priait avec la simplicité d'un petit enfant », doit être redit de Jacques Maritain aussi. Et ne serait-ce pas là la source de toute cette grande influence que ses idées — qui à chaque moment ouvrent des perspectives nouvelles sur les plus beaux et les plus profonds secrets de la vie

spirituelle, — exercent sur une infinité d'hommes si différents entre eux?

Cotteau avait compris cela aussi quand il écrivait à Maritain : « ... Ta faiblesse est une force terrible, la force du laboureur... »

Je le vois distinctement au cours de toutes ces années : tel que chez lui il reçoit visiteurs et amis, tel qu'il sourit ou écoute en silence, tel qu'il dévisage les gens, tel qu'il lit d'une voix forte l'exposé de ses idées : toujours les mêmes apparences de timidité, mais avec une âme vivant intensément à l'intérieur et si enfantinement tendre, avec un esprit si compréhensif, comme une main fine et nerveuse enveloppant tout, et tout cela accompli avec une charité incomparable qui ne diminue jamais, mais qui, en se consumant, brûle au profit de nous tous.

C'est ainsi que je le connais depuis notre première heureuse rencontre...

PIERRE VAN DER MEER DE WALCHEREN.

(Traduit du flamand
Dietsche Wurand in Be'fort)

L'homme d'un seul livre Alexandre Manzoni

Plus exactement, le romancier d'un seul roman.

Car Manzoni a publié, outre *Les Fiancés*, de remarquables études philologiques, politiques et apologetiques. Mais il n'a écrit qu'un seul roman. Le roman était pourtant sa veine. Ce livre lui a valu incomparablement plus de gloire que tous les autres.

Il y a cent ans que *Les Fiancés* ont paru. C'est le moment de fêter le centenaire de Manzoni. Nous voudrions apporter notre modeste contribution à l'hommage universel dont S. S. le Pape a pris la tête avec enthousiasme.

Manzoni est un converti. Sans doute, avait-il été élevé chrétiennement. Mais la noblesse, à laquelle il appartenait, était alors très généralement pervertie par les idées voltairiennes. On est surpris, à lire les mémoires italiens de ces dernières années du XIX^e siècle, de constater à quel point le vent de scepticisme et de libéralisme qui perdit l'ancienne France soufflait également sur la noblesse et la haute bourgeoisie d'outre-monts.

De plus, Manzoni vécut à Paris durant une bonne partie de sa jeunesse. Il parlait et écrivait le français comme une seconde langue maternelle. Le français exerça une influence très marquée sur la langue dans laquelle Manzoni composa son chef-d'œuvre. Car l'unification de la langue italienne n'était pas chose faite à cette époque. Manzoni en a été un des principaux artisans. Il a jeté son génie et sa gloire dans la balance en faveur du toscan ou, plus précisément, du florentin. Il est un des créateurs de la langue littéraire italienne. Et il a eu certainement devant les yeux, surtout dans la ferveur de sa jeunesse — son roman est presque une œuvre de jeunesse —, les modèles, qu'il connaissait et goûtait à merveille, de la littérature française.

Il épousa une protestante. Et parce que le curé de sa paroisse lui énonçait avec un peu de netteté les conditions imposées par l'Eglise aux mariages mixtes, il préféra le mariage calviniste.

Peu de temps auparavant, il avait montré de façon plus étonnante encore son indifférence à l'égard de la doctrine et de la morale catholiques. Sa mère, égarée par le voltairianisme, avait abandonné son mari pour se joindre à un certain comte Imbonati. Le jeune Manzoni prit publiquement position pour sa mère.

Mais la droiture foncière de son esprit et la générosité de son cœur devaient le ramener bientôt à la croyance et aux pratiques

du catholicisme. Sa femme se convertit également. Ils furent remarquablement fidèles et exemplaires. Peu de temps après sa conversion, Manzoni écrivit ses *Réflexions sur la Morale catholique*, premier volume d'un ouvrage de défense religieuse qu'il n'acheva jamais. Le volume qu'il en donna est étonnant de vigueur et d'exactitude théologiques en même temps que d'élan et de frémissement apostoliques.

Il interrompit ce travail d'apostolat pour un autre moins direct, mais qui devait être plus efficace, la composition de son roman.

Le titre qu'il lui donna en indique la nature, c'est un roman historique : *I Promessi Sposi, Storia milanese scoperta et rifatta da Alessandro Manzoni*.

Chose curieuse, Manzoni devait condamner plus tard le roman historique. Nous trouvons ici une manifestation de sa droiture un peu scrupuleuse. Il lui parut, après des réflexions longuement incertaines et d'interminables discussions, que c'était nuire à l'histoire et à la vérité que de les mêler à la fiction. Ses arguments ne nous ont point convaincu. La meilleure réfutation que l'on puisse en donner est l'admirable roman historique de Manzoni lui-même. Et l'on est tenté de retourner la parole évangélique : suivez son exemple et non point ses conseils.

Ce chef-d'œuvre ne tient pas la promesse apparente de son titre d'être un roman d'amour. Il ne contient pas de scène d'amour. Voici comment l'auteur s'en expliquait, et nous devons dire qu'ici nous n'aurons plus l'audacieuse prétention de contredire à ses théories.

« L'amour est nécessaire au monde d'ici-bas. Mais il n'en manque pas, il y en a suffisamment, et il n'est pas nécessaire que l'on se donne la peine de le cultiver. A vouloir le cultiver, on n'obtient que de la faire naître là où il n'a que faire. Il y a d'autres sentiments dont le monde a besoin et qu'un écrivain peut s'efforcer de répandre plus abondamment dans les âmes, par exemple, la commisération, l'amour du prochain, la douceur, l'indulgence, l'esprit de sacrifice. Honneur aux écrivains qui tâchent de mettre un peu plus de tout cela en ce bas monde! Mais encore une fois, d'amour, il y en a, en faisant une estimation très modérée, six cents fois plus qu'il n'en faut pour la conservation de notre espèce respectable. »

Mais ce qui peut-être caractérise le plus profondément *Les Fiancés*, c'est que l'auteur y poursuit un but moralisateur. C'est un roman à thèse. Roman historique, roman à thèse, roman sans amour ou plutôt sans descriptions d'amour, voilà plus de motifs qu'il n'en faut pour déconcerter le lecteur habitué de romans en présence de ce chef-d'œuvre. Manzoni a donc voulu, consciemment voulu, projeter dans son récit une conception et un idéal de vie individuelle, familiale, sociale, la conception et l'idéal chrétiens. Le roman l'intéressait avant tout comme un instrument d'éducation. Mais en même temps, il l'envisageait comme une œuvre d'art. Il parle dans une lettre écrite à un intime de sa joie de voir évoluer devant son imagination et devant son esprit les personnages réels et les personnages fictifs auxquels il voulait confier un rôle dans l'histoire de Lucia et de Renzo. C'est bien l'attitude du créateur artistique. Les personnages auxquels son esprit inventif a donné la vie sont comme projetés hors de lui-même et agissent chacun selon sa nature et ses habitudes dans les diverses conjonctures où ils se trouvent impliqués. Il nous souvient d'avoir entendu Bernanos avouer son impuissance à faire se convertir le héros de *L'Imposture*.

Œuvre d'art romanesque et œuvre d'édification, Manzoni a uni ces deux genres en apparence opposés. Il ne concevait pas, pour son compte personnel, le roman écrit simplement pour amuser le lecteur.

« Si la lecture devait avoir pour but de divertir encore un peu cette classe d'hommes qui ne fait déjà que se divertir, la pro-

Salle PATRIA, rue du Marais, BRUXELLES

CONFÉRENCES CARDINAL MERCIER

DIXIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver :

- 20 novembre, S. G. Mgr du EOIS de LA VILLERABEL, archevêque de Rouen, primat de Normandie : *Jeanne d'Arc, du bûcher à la réhabilitation.*
- 27 novembre, Le Commandant PIERRE WEISS, commandant le Bourget : *Les charmeurs de nuages.*
- 4 décembre, M. RENÉ BENJAMIN : *LES AUGURES DE GENÈVE — Les vedettes.*
- 11 décembre, M. RENÉ BENJAMIN : *LES AUGURES DE GENÈVE — Les fêtes jolles.*
- 18 décembre, M. RENÉ BENJAMIN : *LES AUGURES DE GENÈVE — Les fonctionnaires.*
- 4 janvier, M. HILAIRE BELLOC : *Le génie du peuple anglais.*
- 8 janvier, M. HENRI MASSIS : *Les écrivains que j'ai connus.*
- 15 janvier, M. JEAN YEARNEGARAY, député des Basses-Pyrénées : *Lamartine, orateur de génie.*
- 22 janvier, M. JACQUES COPEAU, lecture : *L'Odyssée de Homère.*
- 29 janvier, Le Comte de SAINTE-AULAIRE, ambassadeur de France : *Talleyrand, sa vie, son œuvre.*
- 5 février, M. LÉON BÉRARD, ancien ministre de l'Instruction publique, sénateur.
- 12 février, M. MAURICE PALÉCLOGUE, de l'Académie française, ambassadeur de France : *Trois impératrices.*
- 19 février, Le Capitaine CARLO DILCROIX, grand mutilé de guerre, député au parlement italien.
- 26 février, M. LOUIS MADELIN, de l'Académie française.
- 5 mars, Le Comte GONZAGUE DE REYNOLD, professeur à l'Université de Berne, membre suisse à la Commission de Coopération intellectuelle de la S. D. N. : *Où va l'Europe?*

Dix Conférences

de M. ANDRÉ BELLESSORT sur VICTOR HUGO

Pour célébrer dignement le dixième anniversaire de leur fondation par S. Em. le Cardinal Mercier, les Conférences Cardinal Mercier offrent à leurs fidèles abonnés l'occasion d'entendre à Bruxelles, les dix conférences que M. ANDRÉ BELLESSORT fera cet hiver, à Paris, à la Société des Conférences, sur Victor Hugo.

Prix de l'abonnement à la série des quinze conférences :

Fauteuils et baignoires : 150 francs ; parquets, balcons de face et 1^{er} rang de côté : 100 francs ;
balcons 2^e série : 75 francs

La location pour les conférences *Victor Hugo* s'ouvrira au début de décembre. Il ne sera demandé qu'un léger supplément aux abonnés à la série des quinze conférences désireux de conserver leurs places pour ces dix conférences.

La location des places se fait comme l'année dernière, par les soins de la Maison F. LAUWERYS, 36, TREURENBERG, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures. Par préférence, les abonnés de l'hiver dernier pourront retenir leur places jusqu'au mercredi 31 octobre.

Les conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

Secrétariat des conférences : à LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS
11, BOULEVARD BISCHOFFSHEIM. TÉL. : 220.50

fession d'écrivain serait la plus frivole, la plus servile et la plus vaine qui soit. Et j'avoue que je trouverais quelque chose de plus raisonnable, de plus humain et de plus digne dans les boniments d'un clown qui sur un champ de foire retient par ses histoires une foule de paysans. Celui-là au moins peut se rendre le témoignage d'avoir fait passer quelques moments de gaieté à des gens qui vivent habituellement dans l'effort et la peine, et c'est bien quelque chose.

Et l'on ne peut réprimer un sourire à la lecture des critiques provoquées chez certains moralistes par *Les Fiancés*. On alla jusqu'à souhaiter et espérer une condamnation romaine. Don Bosco regretta que dans certains épisodes les prêtres et les religieux ne fussent point reluisants de vertu et de perfection. Mais y aurait-il rien de plus irréel qu'un grand roman catholique dans lequel tous les prêtres et tous les religieux seraient des modèles absolument irrépréhensibles?

Ces critiques du roman de Manzoni ont passé dans certains ouvrages de théologie. La note suivante du « Manuel de Théologie morale », de Scavini, est assez savoureuse.

Generatim omnes romanienses libri otium joveant, phantasiarum incendunt, passionem inflammant; quae sunt praecepta fastidiunt; quae sunt vera adulterant, et ex illis vix potest aliquid boni esse. Vel in ipsis qui tantopere praedicantur Promessi Sposi quae utilitas ad mores?

Les Jésuites romains furent bien plus avisés et les chroniques de l'époque nous apprennent qu'ils recommandaient le nouveau roman à leurs pénitentes.

C'est précisément parce que Manzoni avait cette conception supérieure du roman que la pensée ne lui est pas venue d'en faire un second. Il avait mis dans le premier tout l'essentiel de sa philosophie et de sa théologie. Redonner les mêmes leçons dans une trame nouvelle lui eût paru vanité et redondance.

Il vécut plus de quarante ans, en pleine vigueur intellectuelle, après la publication des *Promessi Sposi*. Il employa sa plume incomparable à des travaux philosophiques, religieux, politiques.

Il fut aussi enthousiaste de l'unité italienne que Mazzini, Cavour et Garibaldi. Son patriotisme lui a fait négliger certains aspects de la question romaine. Il eut des mots et des gestes dont les ennemis du pouvoir temporel ont tiré parti. Ces erreurs n'ont pas nui à l'estime et à la reconnaissance des Papes. Comme nous le notons au début de cet article, un des admirateurs les plus enthousiastes de Manzoni est S. S. le Pape Pie XI. Il est intéressant d'analyser d'un peu plus près une pensée et des écrits placés dans une telle lumière et dans une telle gloire, immédiatement après la *Divine Comédie*, par le Chef de l'Eglise. Nous nous y essayerons dans un des prochains numéros de la *Revue catholique*.

LOUIS PICARD.

La revue catholique des idées et des faits

la plus répandue,

la moins chère,

la mieux informée

La vie de Paul Verlaine d'après des documents inédits⁽¹⁾

*Malheureux! Tous les dons, la gloire du baptême,
Ton enfance chrétienne, une mère qui t'aime,
La force et la santé comme le pain et l'eau,
Cet avenir enfin, décrit dans le tableau,
De ce passé plus clair que le jeu des marées,
Tu pilles tout, tu perds en viles simagrées
Jusqu'au dernier pouvoir de ton esprit, hélas!*

La patrie oubliée est dure au fils affreux

Tu vas magnifiant ce par quoi tu péris

*— Dieu des humbles, sauvez cet enfant de colère!
(SAGESSE. IV.)*

Le moi du poète était double. A l'atavisme des vagabonds de l'Ardenne qu'avaient été les Verlaine, d'autres hérédités disputaient son âme. Saines celles-ci et qui, secondées en lui par la divine gaieté des Debée, pouvaient d'autant plus le mener vers le bien qu'une première fois déjà dans le cœur du capitaine elles avaient remporté la victoire.

Mais Lélian était pauvre. Pauvre de vouloir et de libre arbitre! Son existence sera le combat de ses tendances mauvaises contre ses traditions d'idéal et de mysticisme. Ces forces diverses se disputeront sans cesse sa volonté qui se dérobe. En face du soi qui s'agit en des gestes vains, son moi est livré *parallèlement* aux appétences les plus opposées. Lorsque l'une ou l'autre parvient à l'emporter, elle le doit à l'influence d'événements extérieurs. La volonté y reste étrangère. Le plus souvent sera victorieux l'instinct du plaisir poussé jusqu'au vice. La moindre occasion lui donnera l'avantage. Mais parfois tout ce que ce cœur renferme encore, au fond de lui-même, de sentiments purs sera brusquement projeté à la surface par quelque grande douleur. Ce sera alors pour de longues années ou de courts instants, suivant les tentations, la prédominance du bon moi dont se réjouira, sans l'avoir pu provoquer, l'être raisonnable.

La vie de Paul Verlaine, prolongement de son hérité double, sera double aussi.

Cet antagonisme de tendances ataviques se vérifie surtout de 1860 à 1885.

Antérieurement, du décès de son père à sa vingt-cinquième année, « sa conduite débridée sinon tout à fait effrénée » avait été le résultat normal de son éducation : « J'ai la fureur d'aimer, mon cœur si faible est fou... »

Plus tard, l'épreuve de la maladie, l'isolement dans lequel le plonge la mort de sa mère provoqueront en lui, une morne désespérance. Il ne pensera plus à « réédifier sa vie », à « prier contre l'orage ». Il ne luttera plus douloureusement contre ses mauvais instincts. Il sera l'épave que le courant emporte. Ses malheurs auraient pu maintenir son âme dans la Foi. Ils l'auront comme étiolée. L'horreur de la solitude le livrera à des femmes de bas étage. Le soi de son être, lassé, n'aspirant plus qu'au repos sera enfin entré en lice. Pesant de tout le poids d'un sombre désespoir, il aura, hélas! à jamais englouti tout l'idéal dans le fleuve de sa vie folle. Il s'en ira à la dérive au fil de l'eau de jour en jour.

Mais en 1869, il entendit en lui, pour la première fois, l'appel qui voulait l'arracher au vice. Il ressentit « instinctivement le besoin, qui allait presque au désir tant il se rendait aigu par l'intervalle, de changer de vie ». D'après lui, ce sentiment nouveau daterait du jour où parut « toute jeune fille, en robe grise et

(1) Dans une étude (à paraître prochainement en tirage limité) sur l'hérédité et la vie de Paul Verlaine (*Les Verlaine*, Miette, Bruxelles), un magistrat belge qui s'est consacré à l'histoire des régions ardennaises et de leurs vieilles familles terriennes, M. Léon Le Febvre de Vivy, nous donne de nombreux détails inédits sur les origines du pauvre Lélian qu'il rattache aux anciens seigneurs de Verlaine (sous Tohogne) en Luxembourg belge. Ses chapitres sur la généalogie des Verlaine, sur l'hérédité verlainienne et sur l'enfance et l'éducation du poète abondent en précisions d'un puissant intérêt. L'étude se termine par quelques pages inédites sur la *Vie de l'auteur de « Sagesse »*, pages que nous sommes heureux de reproduire ici.

verte, toute gentille brunette — celle qui devait devenir — hélas! pour elle — M^{me} Paul Verlaine Si la tendance au bien fut certes affirmée par l'amour né de cette vision, elle existait en lui déjà et depuis plusieurs mois.

Il venait de perdre, le 22 mars de cette année, sa tante M^{me} Grandjean. Peu auparavant, en août 1868 (1), il avait vécu chez elle à Paliseul avec sa mère, plusieurs semaines de vacances. Ces trop fréquentes libations, ses écarts de conduite avaient provoqué, de la veuve du colonel à sa belle-sœur, questions et confidences et un désir très vif chez M^{me} Grandjean d'amener la conversion de Paul.

Souvent, au point même de s'être mise dans la gêne, elle était intervenue pour payer les dettes du ménage parisien; elle avait toujours cru bien faire, n'attribuant le désarroi de leur budget qu'à la cherté de la vie dans la capitale et à de mauvaises spéculations.

Se le reprochant, elle voulait, à tout prix, retirer Paul du dévergondage auquel ses largesses l'avaient pu entraîner. Sentant la mort proche, elle réclama la présence de son neveu, espérant, de la gravité de l'heure, des promesses solennelles. Deux télégrammes lui furent adressés en vain. Lorsqu'il arriva à Paliseul, sa tante avait cessé de vivre; elle était morte sans avoir réalisé son cher désir, mais à son curé — l'ancien directeur de Paul — elle avait confié ses projets, en lui priant de l'en entretenir.

L'occasion de lui en parler, le bon prêtre crut ne l'avoir jamais. Arrivé le 23 pour les obsèques, Lélian s'empressait de regagner Paris le 25. Il n'avait pas dessoulé des deux jours (2), refusant de recevoir tous ceux de ses proches dont il craignait des remontrances et signant en hâte, au nom du toujours dévoué M. Pérot, une procuration générale aux fins de liquider la succession. Ces excès firent mieux comprendre encore à ses amis la nécessité d'une intervention urgente. M^{me} Grandjean, qui s'était ruinée pour son neveu, avait offert les souffrances de son agonie pour le salut de l'enfant prodigue. Ce qu'elle lui eût fait promettre sous serment, c'eût été de quitter les tentations de la grande ville, d'accepter pour compagnie une sienne cousine dont l'âme forte serait le soutien de sa volonté chancelante. A la réalisation de ce dessein, vœu d'une défunte vénérée, le curé et tous ses familiers s'appliquèrent. M. Castillon, le « notaire et bourgmestre, allié à des ministres et à des membres des Chambres » promit toute son influence pour obtenir à Paul une situation. Sous prétexte de faciliter les affaires de la succession de sa tante, on le rappela à Paliseul dans les premiers jours d'avril. Il était accompagné de sa mère et fut reçu chez M. Pérot. En de longues soirées, on évoqua le souvenir de la chère morte, des siens, de leur vie toute d'honneur et bientôt le curé put avoir avec lui des entretiens sérieux. Il lui fit comprendre toute la grandeur du dernier sacrifice de M^{me} Grandjean.

Les projets esquissés furent évoqués devant Lélian. Loïn de les repousser, il parut s'y complaire; il désirait seulement régler à Paris toutes questions en suspens et dire adieu à ses amis. Il manifestait surtout la volonté de choisir lui-même sa compagnie.

Lorsqu'il regagna les Batignolles, il semblait — et tout nous porte à le croire sincère — décidé à s'installer en Ardenne. Aussitôt, il veut revenir à Dieu. En son cœur ému par le souvenir des attentions de sa tante, les forces de son hérité saine le pressent. Passant un jour devant une église, il cède à leur appel, entre dans le sanctuaire. Il s'y jette dans un confessionnal et fait au prêtre, intéressé par la gravité du cas, l'aveu de sa vie de débauches. L'absolution, d'abord retardée huit jours, lui est enfin donnée et il ressent toute la fraîcheur de l'âme délivrée de ses chaînes. On peut le croire sauvé. Sa jeunesse orangeuse a pris fin. L'homme a trouvé son équilibre. En toute sagesse, il va choisir la jeune fille vaillante qui le mènera par les droits chemins.

Hélas! s'il est tout bonne volonté, il n'a pas d'énergie encore et, en lui, s'agitent les passions. Il « tient » et leur résiste huit ou quinze jours, mais la première tentation quelque peu forte est suivie de rechute. L'ordre fatal d'aimer, plus impérieux que jamais! Et l'ivresse le reprend : en état d'ébriété, attribuant à

l'Empereur tous les malheurs de la France, il veut le tuer, le cherche dans les rues de Paris et, n'eût été alors chez le monarque un air de tel accablement qu'il l'émeut, il eût mis son projet à exécution. Ailleurs, à la fin d'un banquet, la folie de l'homme saoul le jette sur Alphonse Daudet. Honte et remords! Le tumulte est dans son âme où les grâces de la communion proche, les avis du curé de Paliseul et les enseignements des vieilles races pieuses combattent encore les poussées morbides de l'atavisme verlainien. Dégrisé, Lélian cherche un refuge. Sur les conseils de sa mère qui l'a rejoint à Paris, il quitte la ville et s'enfuit à Fampoux. Son service de bureau l'en rappelle. Il veut à nouveau se confesser, mais les occasions le harcèlent et se succèdent les lamentables nuits, les rentrées tardives au foyer où la brute déchaînée n'épargne rien à sa vieille mère, pas même les coups.

M^{me} Verlaine est loin de ses beaux rêves! Elle se sent seule contre l'implacable destinée. Là-bas en Ardenne, lorsque tous leurs amis s'intéressaient à son fils, ils étaient écoutés. D'autres avis, après les leurs, ne seraient-ils pas efficaces? Elle invoque l'aide de sa sœur, Rose Dehée, qui, mandée par télégramme, arrive tout aussitôt. Grande et forte autant que la mère était petite et fluette, taillée comme un homme et affichant avec l'horreur personnelle du mariage, des habitudes qui l'écartaient de toute élégance féminine, elle inspirait à son neveu une crainte révérentielle, nuancée de terreur. Sa présence ramène un certain calme, cependant que sont prodigués à Paul les conseils de « prendre femme... puis- qu'il ne sait pas se conduire »!

Changer de vie! Se marier! Plus ses excès sont fréquents, plus ces idées lui sont ressassées. Plus on insiste pour le marier à une sienne cousine, de caractère énergique. Mais celle-ci ne lui plaît. Comme de sa tante Rose, il en a peur; et c'est alors qu'il rencontre la sœur de Charles de Sivry et que, « du coup de joie... calme ressenti, de ce rafraîchissement tout fleurant d'innocence et de simplicité, je crus, écrit-il, à un heureux, inespéré, inespérable hasard qui me mettait cette douce fille sur le chemin mauvais où je sentais bien que j'allais me perdre... »

Comme tout être sans vouloir, il aime se fier au hasard. Vraiment, le salut n'est-il pas là?

De quels désordres est déjà sa vie au lendemain même d'un tel espoir? Il tombe de défaite en défaite jusqu'au jour où s'impose encore la fuite vers le calme, vers la province, vers Fampoux. Là aussi, cette fois, quelles déchéances! Puis brusquement, tout souillé d'orgies, il repense à la pure jeune fille entrevue chez Sivry et « sans transition », l'impulsif écrit à son ami « lui demandant tout bêtement la main de sa sœur ». La démarche qui décidait de son avenir est faite par lui à une heure où il n'a pu se dépêcher encore du sommeil lourd qui suit l'ivresse et la débauche!

Cette succession d'événements montrant le soi du poète à la dérive, entraîné, rejeté, repris — aux hasards de la vie — par les mouvements les plus divers du flux atavique, une lettre inédite nous en apprend toute l'horreur. Elle émane d'une jeune Ardennoise Victoire Bertrand (1), alors de passage chez M^{me} Verlaine. Avec un dévouement absolu, elle avait soigné M^{me} Grandjean pendant ses derniers mois. La voyant sans situation, la veuve du capitaine lui avait offert l'hospitalité des Batignolles pour qu'elle pût trouver un emploi. Elle y resta plusieurs semaines et ce fut par elle que M. Pérot et ses amis reçurent enfin des nouvelles de Paul, de la façon bizarre dont il secondait leurs desseins, rompaient tous liens avec Paris.

« Batignolles, 18 juillet 1869.

« MONSIEUR PÉROT,

« Comme je vous l'ai promis en quittant Paliseul de vous mettre au courant de ce que fait M. Paul, je viens vous dire sa triste et exécrable conduite. Au bout de trois ou quatre jours que j'étais arrivée, un jour, il rentre à 5 heures du matin. J'ai entendu sa mère qui se levait ensuite j'ai entendu du tapage dans sa chambre; au même instant M^{me} Verlaine arrive et me crie : « Vite, levez-vous, il veut me tuer ». Je suis accourue de suite et j'ai aperçu ce misérable tenant à sa main un poignard, un sabre et un grand couteau, disant qu'il voulait tuer sa mère et lui après. Je ne voulais pas croire mes yeux. Il était dans un état effroyable, sa mère me disait « il est malade, et il se trouve parfois très agité ».

(1) Décédée à Paliseul en mars 1924, âgée de plus de quatre-vingts ans.

(1) Séjour au cours duquel il se rendit à Bruxelles pour y saluer Victor Hugo.

(2) Aux comptes détaillés de la succession de M^{me} Grandjean, est mentionné le paiement au limonadier de l'endroit, un nommé Verkovic, de 5 francs pour « eau de vie livrée à Paul ». Que de litres avait-il dû consommer en un jour à une époque où le verre d'eau de vie se vendait 5 centimes au comptoir du même Verkovic!

Mais il était agité par la boisson. De suite M^{me} Verlaine a écrit à M^{lle} Rose. Elle est arrivée le lendemain. Il en a paru mécontent. Elle est restée deux jours, cela n'a pas été trop mal. Elle m'a dit : « Vous êtes sûre qu'il boit et il a été habitué avec cela d'avoir tout ce qu'il veut ! »

« Deux jours après son départ, il y a eu hier huit jours, tout à coup j'entends du bruit pendant la nuit. C'était lui qui rentrait; il était à heure. Il appelle sa mère disant qu'il rentrait avec un ami. Il a commencé un tapage, qu'il y a une pauvre femme qui a dû se relever, pensant que le plafond tombait. Je n'osais me lever crainte de le fâcher; mais tout à coup, on crie. Je me lève, je cours vite dans sa chambre et là, je le vois armé de son sabre. Il voulait se jeter sur sa mère; mais ce jeune homme qui était avec lui, l'a saisi à travers le corps et M^{me} Verlaine et moi, lui avons arraché le sabre. Il voulait que sa mère lui donne deux cents francs. Ensuite il lui a dit : « Tu as quatre mille francs à moi, je veux que tu me les rendes à l'instant ».

« Enfin, ce jeune homme est retourné se coucher. Nous sommes restées seules avec lui; une fois, il a renversé sa mère et il la tenait par la gorge en disant qu'il allait la tuer et lui après. Je n'ai eu que le temps de courir bien vite pour la délivrer; il disait à sa mère : « Tu ne sortiras pas vivante de cette maison ».

« Enfin, M. Pérot, nous avons été depuis une heure jusque huit à lutter avec ce malheureux. De ma vie, je n'ai vu une personne plus redoutable à voir. J'aurais un fils pareil, je demanderais à Dieu de me le reprendre à l'instant, car je crois qu'il boit probablement de l'absinthe pour se mettre dans un état semblable.

« A la suite de cette affaire, j'ai conseillé à sa mère de s'en aller avec lui pour quelque temps. Elle est partie le soir même pour Fampoux, pensant y rester un mois ou six semaines; mais au bout de quatre jours, elle est déjà revenue. J'ai pensé de suite qu'il y avait encore eu quelque chose. Elle m'a dit que non, mais je réponds bien que si.

« Il y a un ami de M. Paul qui avait promis de lui écrire et il ne l'a pas fait, et je réponds qu'il aura fait une scène et que sa mère aura dû revenir; lui est resté, mais il paraît qu'il s'est déjà disputé avec M^{lle} Rose.

« M^{me} Verlaine m'a affirmé que c'était la première fois que son fils lui faisait de la peine, mais je sais quand elle vous a écrit qu'elle était à Fampoux, au commencement de juin, c'était déjà à la suite d'une dispute qu'il avait eue dans un café. Cette fois, ils n'y sont déjà restés que quatre jours. Il a voulu revenir. Je crois que s'il continue, un jour ou l'autre il fera un crime...

« Je finis en me rappelant au bon souvenir de toute votre bonne famille.

« Votre dévouée servante,

« VICTOIRE. »

Le poète, qui se défendit tant d'avoir même jamais menacé sa vieille mère, était, dans ses moments d'ivresse un fils dénaturé. Maintes fois, il se laissa aller à porter la main sur elle. Le lendemain, d'ordinaire, tout était oublié. D'une boutade, Paul avait excusé les sévices de la veille et obtenu son pardon. Mais un matin, à son réveil, il trouva la maison vide. Rentré saoul, dans la nuit, il avait à nouveau insulté M^{me} Verlaine, lui réclamant de l'argent et comme elle osait lui rappeler tous les sacrifices déjà consentis, il avait eu un accès de vraie rage et cassé la vaisselle.

Victoire Bertrand qui nous citait ce trait en soulignant tout le côté tristement bouffon. Le poète qui, d'un coup de canne, avait lancé les bocaux en bas de l'armoire, s'acharnait sur leurs débris en répétant : « Au diable les bocals ! — il prononçait bocalce, — donnez-moi des argents ! Au diable les bocals ! » M^{me} Verlaine, avec Victoire, s'était sauvée chez des amis. Il fallut trois jours d'instances vives pour la ramener auprès de Paul, « son seul enfant plus que jamais ».

Tandis qu'à Paliseul ses intimes mis au courant de pareils faits renouaient à tout espoir, Verlaine, qui avait enfin, à Fampoux, reçu réponse favorable de Charles de Sivry et s'en était revenu avec lui à Paris, s'ancrait de plus en plus dans l'idée de fonder le meilleur des foyers. Impulsif que le bonheur ramenait à Dieu, il proclamait les bienfaits de la Providence qui secondait ses desseins.

Sa mère « qui avait donné son assentiment, tout en élevant quelques réserves sur l'impromptu d'une résolution si importante » (*Confessions*, p. 173) constatait sa bonne volonté de s'assa-

gir : ne buvant plus — du moins à se saouler, — il était assidu à son bureau, rentrait tôt le soir. Conquise, elle aussi, au renouveau tout de promesses, elle s'ingénia à le distraire, l'emmenant chez des amis, s'amusant à des parties de cartes, instituant même les « mardis » de son fils. Car, si les *Confessions* nous mentionnent, avec les « nuits toutes retentissantes de poésie et de musique » de Nina de Callias, les samedis de Leconte de Lisle et les jeudis de Banville, « le Parnasse — une autre lettre de Victoire nous l'apprend — eut aussi les mardis de Lélian où pétillait son humour gamin et dont les hôtes habituels étaient Coppée, Valade, Xavier de Ricard, Charles Gros, Lepelletier. Moyen délicat dont usait M^{me} Verlaine pour ne pas le priver de ses amis, sans lui donner trop d'occasions de dérober à sa fiancée un peu de son temps, et, peut-être déjà, beaucoup de son cœur et de son esprit.

Des fiançailles, qualifiées de divines et dont il a béni le Dieu de bonté, il en revient vite au... Conflit entre le Pire et le Mieux.

LÉON LE FEBVE DE VIVY.

(La fin au prochain numéro.)

Le « départ », des Jeunesses Catholiques Politiques

Le Congrès des jeunesses catholiques politiques délivre l'A. C. J. B. d'une certaine angoisse. Tant que, sur le terrain politique, les jeunes ne donnaient pas signe de vie, nous pouvions nous demander si la doctrine de l'Action catholique était bien comprise, et si l'on n'exagérait pas les conséquences de la séparation introduite entre organismes éducatifs et groupements politiques. En fait, plusieurs s'y sont trompés. Des malentendus sur ce point se sont attardés jusqu'en ces derniers jours. « Vous avez avec vous la jeunesse, disait-on à l'A. C. J. B. et vous vous retranchez en dehors du vrai champ de bataille. C'est une désertion, et pis que cela : c'est une provocation permanente à la désertion. Vous préconisez, ajoutait-on, un statut nouveau de l'organisation catholique, étranger au parti qui jadis y suffisait. C'est dédaigner le parti. » La preuve de ces torts n'était-elle point patente ? « Voyez nos associations : plus de jeunes ! Voyez nos Congrès : avant-guerre, les jeunes les faisaient flamboyer d'enthousiasme. Ce sont aujourd'hui des conciliabules techniques entre vieux messieurs. »

Il était dur, assurément, de supporter la responsabilité d'un état de choses que l'A. C. J. B. avait conscience de n'avoir pas voulu.

Mais depuis les rencontres de Bruxelles, la situation est renversée. Précisément soucieux de politique pratique, des jeunes se sont vus et appréciés. Ils se sont reconnu une force. Ils ont estimé cette force suffisante pour autoriser l'espoir de voir une organisation générale des jeunesses du parti traditionnel se créer bientôt. Manifestement, il est plusieurs arrondissements importants où les Associations ne se lamentent plus comme Rachel cherchant ses enfants et ne les trouvant point... *quia non sunt*. Bruxelles et Liège, tout au moins, sont pourvus d'un contingent de brillantes et bruyantes recrues. En des points vitaux, le recensement ne donne pas le vide, mais le plein.

Or, là où les jeunes ont repris le harnais politique, quel est donc leur langage ? Ecoutez-les. Ils parlent de « politique profonde », de « rétablissement d'une doctrine », ils veulent réparer « le rempart des œuvres sociales et religieuses ». Avec M. Ch. du Bus de Warnaffe, ils déclarent que, « si la politique ne doit pas être confessionnelle et moins encore cléricale, elle doit s'inspirer cependant

de la doctrine catholique et des enseignements de l'Eglise... Car le paganisme et la barbarie ne sont pas entièrement vaincus. Ce qui nous place devant cette alternative : politique catholique ou politique révolutionnaire ».

De toutes parts sonne la même cloche. L'atmosphère des jeunes politiques est spirituelle. Et l'on peut conclure avec le rapporteur qui a défini le plus attentivement les idées-mères du mouvement, M. Etienne de la Vallée Poussin : « D'une manière indirecte, mais très réelle, la doctrine du parti est au fond la doctrine de l'Eglise catholique. Ce qu'il y a de nouveau, dans l'apport de la jeunesse à la vie politique, c'est que cette jeunesse s'est rendu compte de l'identité des doctrines. Les principes religieux gouvernent toutes choses, y compris la politique ».

Cette admirable symphonie n'apporte-t-elle pas l'exact écho des Congrès qui transportent le Christ au long des rues et qui l'acclament comme Roi de la société moderne? Non, notre renouveau politique ne s'érige pas en réaction contre l'action catholique; il en est au contraire le retentissement direct. Que voilà loin nos inquiétudes! Que voilà loin, espérons-nous, le reproche à l'A. C. J. B. de détourner les jeunes de la haute politique!

On ne pourrait assez insister sur la prééminence du facteur spirituel dans notre vie politique. C'était l'obsession du grand Woeste, et Woeste y voyait clair. Il trouvait dans cette règle, non seulement la sûre amarre du parti auprès d'une doctrine qui le dépasse, mais encore la garantie de son unité.

Unité ou union, n'entrons pas ici dans ce débat difficile. Tout le monde, actuellement, désire au moins l'union entre nos catholiques sur le terrain politique, et les derniers événements ont singulièrement renforcé un sentiment qui se double du calcul le plus avisé. Or, comment pareille union serait-elle durable sans l'esprit catholique, et l'esprit catholique se définit-il autrement que par l'attachement à l'Eglise?

Mais si l'union est aussi désirable au sein du parti, d'heureuses surprises nous attendent encore. Car la forteresse de l'union, c'est précisément l'action catholique. A quelque distance des carrefours dangereux, ces organismes trempent dans la fraternité les âmes des jeunes. Jocistes, futurs démocrates, et Jécistes (1), dont plusieurs iront peut-être vers d'autres secteurs, apprennent dans l'A. C. J. B. à se reconnaître et à s'aimer. Qui ne voit déjà cette confiance mutuelle se projeter en politique et préparer, par la conformité profonde des esprits, l'accord des programmes d'action?

Ceci est une vue d'avenir, mais nous pouvons l'exprimer sans témérité. Et de nouveau, l'A. C. J. B., par son éloignement même, aura rendu service au parti.

Que la jeunesse actuelle saisisse l'impérieuse primauté du spirituel en politique, c'est d'ailleurs chose fort remarquable. On aurait pu prévoir le contraire il y a peu d'années. Au lendemain de la guerre, une partie de la génération nouvelle s'appliquait, en effet, à réviser pour son compte la position des catholiques. « La Jeunesse nouvelle » se présentait comme franchement nationale. Elle se mettait à cent coudées de toutes les jeunes droites et surtout de toutes les Jeunes Gardes que l'on avait jamais connues. Beaucoup s'attendaient à ce qu'au sortir de son laboratoire elle rompit avec les cadres, avec le passé, avec l'esprit religieux lui-même du parti.

Qu'un pareil mouvement, qui eut le mérite de l'épreuve, soit revenu de lui-même au postulat historique de notre politique

belge, le fait vaut d'être retenu. Il confirme ce postulat religieux, il l'enrichit d'une signification nouvelle en montrant désormais la mutuelle convenance du point de vue national et du primat spirituel. Aujourd'hui, le groupe de « l'Autorité » prolonge la « Jeunesse nouvelle » en l'amenant de la spéculation à la pratique. Oh le trouve-t-on? Dans le parti catholique. C'est lui qui prend la tête du courant de renaissance spirituelle dans nos formations politiques.

Encouragement de plus pour l'action catholique qui, de ce côté encore, se sent comprise.

Quoi qu'il en soit, les circonstances ne sont guère favorables pour nos jeunes politiques. Elles se prêtent peu à l'éclosion d'un mouvement de grand style.

Vers 1890, la génération de l'*Avenir social* était autrement stimulée. Elle aussi s'inspirait du spirituel. Mais quelle était alors la question dominante? C'était la réforme sociale. Faire régner plus de justice dans les lois et les institutions, soulager les misères imméritées, restituer au travail la plénitude de sa dignité, quel programme entraînant pour les jeunes qui se sont promis de servir une cause! L'Encyclique était là, toute fraîche et incomprise. Quel exaltant apostolat que d'en être les champions! Aussi, le groupe de l'*Avenir social* eut-il tout de suite le vent en poupe. Il vibrait à l'unisson du temps.

Aujourd'hui, l'axe politique est déplacé. Nous sommes passés sous le signe de l'économique. L'expert financier et le prophète en « conjonctures » sont devenus les maîtres de l'attention publique. Les questions d'impôts et de grands travaux priment au programme des gouvernements. D'elle-même, la politique quotidienne s'est échappée du plan spirituel. Quelle mauvaise entrée en scène pour une génération « catholique »!

Et cependant cette génération n'a pas tort. Dût-elle souffrir d'un long isolement, elle fait bien de tenir la main au principe. Dût-elle rester obscure, elle aura gardé le drapeau. Sa position est légitime, car la politique, même aux heures où la technique économique règne en maîtresse, se doit de faire prévaloir l'ordre moral.

Au surplus, que notre jeunesse politique ne se croie pas dans une impasse. Elle connaîtra à son tour le succès, à la seule condition qu'elle sache se conformer aux circonstances. Ferme ancrée dans le spirituel, que, de plus, elle soit nationale aux jours d'inquiétude nationale, qu'elle nourrisse des compétences économiques pour résoudre avec élégance les rébus fiscaux et douaniers, qu'elle entretienne surtout des âmes sociales pour achever un redressement populaire qui s'impose encore.

Si la génération nouvelle veut avoir prise sur le présent, qu'elle se montre donc fille de son temps aussi bien qu'héritière de notre puissante tradition.

C'est ainsi, nous paraît-il, que se réalisera le mieux la pensée de M. Moureau, qui disait au Congrès des Jeunes Politiques : « Nous voulons entrer dans la voie du parti catholique traditionnel, mais nous ne voulons pas stabiliser les idées au point où elles étaient il y a trente ans ».

Toute génération, en effet, a le droit de renouveler quelque chose. La tradition ne peut être un vieillissement; comme la vie elle-même, elle se rajeunit en se transmettant.

GIOVANNI HOYOIS.

(1) J. B. C. — Jeunesse Etudiante Catholique.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Joseph ben David

Je ne puis tout admirer dans ce roman biblique d'une femme de lettres allemande, Henriette Brey, douée d'une plume experte que toute l'Allemagne catholique estime et vante depuis longtemps, et j'avoue même que ce genre me paraît faux qui mêle la fiction à l'histoire évangélique. Néanmoins, ayant lu « Joseph ben David » dans l'élégante traduction de l'abbé Joseph Verhoeven, je ne puis me défendre de reconnaître que ce volume attachant, histoire romancée de saint Joseph, écrite en marge de l'Évangile, renferme un charme exquis, profond, auquel échapperont peu de lecteurs. Discret, pudique, virginal, il est sorti de l'imagination et du cœur d'une femme qui a longtemps médité l'Évangile, en a scruté les beautés cachées et a su faire passer dans son livre quelque chose de l'arome suave des saintes Lettres.

C'est une vieille question, celle du roman biblique, spécialement du roman christologique. L'avidité curieuse ne pouvant se satisfaire par la sobriété, voire la laconisme des Évangiles, a cherché sa pâture dans des recueils légendaires, dans les Évangiles apocryphes, notamment celui dit de saint Jacques. Pour les avoir exclus du canon des livres inspirés, l'Église ne les a pas pour autant condamnés comme contraires à la foi ou aux mœurs. Il était naturel que toute une littérature s'épanouît sur ce fond de récits souvent curieux et pittoresques.

Les saints eux-mêmes, d'ailleurs, les mystiques ont pris avec les textes sacrés de certaines libertés qui, pour être respectueuses, n'encourageaient pas moins l'imagination à les suivre dans cette voie. Pour justifier ces additions fictives aux thèmes authentiques, on a souvent cité saint Bonaventure qui, en réalité, ne s'est pas fait faute d'introduire dans ses méditations pas mal de faits et de discours qui ne sont pas dans l'Évangile. Le séraphique docteur, se défendant, sans doute, contre certaines critiques, s'exprime ainsi :

« Or, ne t'imagines pas que tout ce que Jésus a très certainement dit ou fait nous le puissions mettre en réflexion ou encore que tout ait été écrit. Quant à moi, à cette fin d'imprimer les choses plus fortement, je les raconterai de la manière qu'on peut croire qu'elles sont arrivées ou qu'elles arrivent à l'heure présente, suivant en cela certaines imaginatives représentations qui affectent l'esprit diversement. Et de fait, nous pouvons réfléchir sur la Divine Écriture, l'expliquer et l'entendre de maintes façons différentes, selon que nous le jugeons expédient, pourvu, toutefois, que ce ne soit point contre la vérité des faits, et que rien n'y paraisse contraire à la foi et aux bonnes mœurs. »

J'accorde que ce passage de saint Bonaventure est un paravent qui peut couvrir contre des critiques trop vétilleuses les auteurs, les auteuses de romans bibliques et, assurément, le *Ragon* de Monlaur, l'*Aube* de Myriam Thélien, beaucoup d'autres peuvent trouver dans ce jugement leur justification, mais dans la mesure exacte de la limitation tracée par le saint docteur : « pourvu que ces représentations imaginatives n'altèrent pas la vérité des faits, la pureté de la doctrine, ne s'opposent en rien à la foi et aux mœurs. »

Il n'en reste pas moins que ce genre hybride a quelque chose de faux, qu'il y a danger de faire passer des fantaisies de la marge dans le texte sacré et ainsi d'interpoler celui-ci et même de substituer inconsciemment, dans l'esprit du lecteur, la pensée humaine à la pensée divine. Le terrain est glissant. Les meilleures intentions ne préservent pas des écueils et il faut bien admettre que ce n'est pas toujours chose facile puisque *Ames juives* du très éloquent chanoine Coubé n'a pu échapper aux sévérités romaines. Le dessiné avoué de l'auteur et nettement déclaré dans sa préface était bien de ne pas donner pour de l'histoire ce qui n'est que de

la légende, de se borner à une fiction, estimant que tout doit louer le Seigneur, même la poésie, même le roman et qu'on peut développer des idées utiles et sérieuses dans une affabulation romanesque. Noble dessein qui, somme toute, fut en quelque manière trahi dans la réalisation de l'œuvre.

Joseph ben David obtiendra, je pense, des juges compétents, un suffrage favorable. Les circonstances imaginées sont d'ordinaire, vraisemblables, et celles-là même qui s'éloignent de la réalité n'offensent pas gravement la vérité historique. L'entorse la plus sérieuse faite à la lettre des Évangiles, c'est la supposition qu'avant son entrée dans la vie publique, durant sa vie cachée à Nazareth, Jésus sortit de l'ombre, entraîna par le rayonnement de sa personnalité un groupe d'admirateurs qui deviennent ses disciples, tandis qu'il s'expose aux traits venimeux de la jalousie de la part de ceux qui l'appellent « importun prédicateur et rénovateur ». C'est même le déchaînement de la haine pharisaïque contre Jésus qui brise le tendre cœur de Joseph et provoque sa mort.

Evidemment, l'auteur s'émancipe ici du récit évangélique, mais il n'y a là, en réalité, qu'une simple anticipation, et la vérité profonde se retrouve dans ces pages pathétiques : Jésus est le signe de contradiction, le plus aimé et le plus haï.

L'emploi du merveilleux peut aussi prêter sujet à la critique et cependant s'interpréter avec indulgence. Ainsi, à l'heure de la naissance du Sauveur, « Joseph sortit en plein air. Son étonnement s'accrut encore, car voici que la nature paraissait métamorphosée : plus de frimas, mais une brise printanière... Oui, c'était le printemps de l'humanité (régénérée) qui commençait.

« Joseph regarde le sol, hier encore durci par le gel, il était aujourd'hui parsemé de gazon et de mille fleurettes qui entr'ouvraient leur calice, brillantes comme des étoiles tombées du ciel. »

Assurément, ces médiocres inventions ne sont pas bien graves, quand on les rapproche de la floraison de légendes qui ont illustré cette nuit de l'éclat d'une foule de miracles. Personne ne s'y méprendra et, d'ailleurs, il n'y a pas de récit humain, même irradié de poésie, qui puisse rivaliser avec la simplicité sublime du récit de saint Luc, d'une pureté si délicate, d'un coloris si tendre, que tous les exégètes y ont décelé la main de la Vierge.

Mais, dans cette page même, l'auteur reprend son avantage à l'égard des simples productions romanesques, par l'évocation d'une suggestive coïncidence.

« Joseph dirigea son regard vers le Nord, dans la direction de Jérusalem, cachée derrière les collines. Une vive clarté était répandue au-dessus de la ville. Joseph se rappela que c'était aujourd'hui, 25 Kisler (décembre), la fête Hazoukab, l'anniversaire de la dédicace du temple, en souvenir de la purification de celui-ci après le sacrilège du roi de Syrie, Antiochus Epiphane, et en mémoire de la consécration du nouvel autel par Judas Machabée. La clarté provenait des lumières et des flambeaux placés par milliers sur les toits des maisons et baignant la ville dans une mer de flammes. »

Et voici l'heureux parti que la pieuse romancière, si parfaitement avertie des antiquités judaïques, tire de cette réminiscence :

« Hélas, pensa Joseph, ils célèbrent la fête des lumières, avec des cantiques de jubilation et de joie, au son des instruments, au chant des psaumes, se rappelant le feu miraculeux que Jéhovah fit descendre sur l'autel, après la captivité de Babylone, et ils ne soupçonnent pas qu'en cette même nuit va paraître la Lumière du monde qui luira dans les ténèbres ! Une vie nouvelle va luire pour ceux qui errent dans les ombres de la nuit !

Combien Joseph aurait voulu faire retentir aux portes de la ville, avec des accents de tonnerre ces paroles enflammées du gigantesque prophète Isaïe : « Debout ! illumine-toi, Jérusalem ! Car il ap-

paraît Celui qui fera ta splendeur, et la magnificence du Sauveur va se lever sur toi ».

Le Joseph davidide qui apparaît dans ces tableaux historiques sobrement ornés de quelques embellissements d'un pinceau délicat, ce n'est pas le vieillard fatot de l'iconographie moderne, c'est le fier artisan que les imagiers de Reims avaient sculpté au portail de la cathédrale, c'est le héros du devoir, l'associé de la Providence dans l'accomplissement de son œuvre par excellence, l'Incarnation rédemptrice du Fils de Dieu.

Henriette Brey l'a bien compris, elle ne l'a pas rapetissé en le montrant au niveau d'humbles occupations, dans les vulgarités de l'existence, elle n'a cessé de voir en lui, alliée à une charmante simplicité, une surhumaine grandeur. Avec quelle suprême délicatesse et quelle intuition profonde elle a su montrer dans cette âme faite de lumière, de pureté, cette beauté virginale qui l'apparente à la Vierge des Vierges. J'estime que les plus ravissantes pages du roman sont celles que l'auteur a consacrées aux fiançailles et au mariage de Joseph et de Miriam. C'est un poème de pudicité et d'innocence, c'est un épithalame angélique. Il fallait un cœur de femme chrétienne épris du plus haut idéal, il fallait une plume d'artiste trempée dans l'azur éthéré pour sentir et pour exprimer ces délicatesses infinies de l'union conjugale la plus sublime que l'on puisse rêver.

Et les angoisses de Joseph torturé par le doute à mesure que se déclare la grossesse de Miriam, fécondée par l'Esprit, sont dépeintes avec une émotion dramatique inégalée jusqu'à présent.

« Miriam, un ange! Oh! elle était plus que cela! Joseph crispait ses doigts et relevait la tête. Un ange pecherait plus facilement qu'elle... que sa Miriam! Non, on verrait plutôt le Jourdain remonter à sa source; on verrait plutôt le fier Hermon, qui dressait sa tête couronnée de neiges éternelles dans l'azur toujours serein, déposer sa couronne étincelante et s'écrouler dans la vallée! Tout cela serait possible, mais qu'une ombre de péché ternit la pureté de Miriam, non, cela ne se pouvait pas! Plutôt croire que ses yeux mentaient... Mais, hélas, ses yeux ne mentaient pas... Oh! il devait être le jouet d'une machination infernale, d'une conjuration démoniaque! Mais... Toutefois... si Miriam était innocente, pourquoi gardait-elle le silence?

» Prosterné devant Dieu, le cœur labouré par le doute, les accents les plus enflammés sur les lèvres, il passait des nuits affreuses. »

Et Miriam, témoin de cette torture, garde le secret de Dieu dans un silence héroïque jusqu'à ce que, se rendant à leurs prières, à leurs larmes, à leur déchirement intérieur, Dieu daigne révéler à Joseph par le ministère d'un ange le mystère auguste de l'Incarnation du Verbe. Alors, à l'explosion de la joie succède dans le cœur de Joseph un sentiment de terreur religieuse devant celle qui est le vivant tabernacle de la Divinité et il faut que Miriam, par d'ineffables paroles, par son indicible tendresse, relève jusqu'à la confiance celui qui doit être son gardien, son protecteur, le compagnon de sa vie.

Une trouvaille délicieuse, c'est le berceau du petit roi divin que Joseph veut lui façonner de sa main, le plus beau qu'on eût jamais vu, fait du bois le plus rare, du bois de Schittim, taillé, sculpté avec art, orné d'arabesques, décoré d'inscriptions comme celle-ci : « Je dors, mais mon cœur veille », le berceau qui doit être une autre arche d'alliance.

Pauvre Joseph! se disait Miriam, ton amoureux labour est inutile. Car elle savait les Ecritures.

La fuite en Egypte avec le dramatique épisode de la traversée du désert, l'Enfant épuisé par la soif et miraculeusement sauvé, le séjour en la terre des Pharaons qui vit les premiers pas, entendit les premières paroles du petit Jésus, tirent un intérêt puissant des descriptions, chaudes et pittoresques, où excelle Henriette Brey. La vie à Nazareth est narrée avec une rare connaissance des mœurs palestiniennes et tous les détails intimes que l'imagination de l'auteur a brodés sur la trame évangélique sont d'un charme ravissant. Dans cet intérieur où se cache un si grand mystère chacun des trois personnages vit vraiment sous nos yeux rayonnant d'une grâce pénétrante. Aux effusions des tendresses réciproques se mêle toujours un sentiment d'adoration pour l'Enfant-Dieu et ce mélange de l'humain et du divin a quelque chose de si impressionnant! Les pressentiments d'un avenir tra-

gique s'y font jour d'une manière ingénieuse; c'est l'épine qui s'enfonçait dans la main de Jésus, et la blesse jusqu'au sang, c'est la croix qu'il forme dans l'atelier, devant laquelle s'arrête son regard chargé de douloureuses pensées. La perte de l'Enfant à Jérusalem et son recouvrement prêtent aussi à des descriptions merveilleuses de Jérusalem et du Temple ou à des tableaux de mœurs savamment observées.

Je l'ai dit déjà et le répète en terminant, toutes les broderies du canevas évangélique n'ont pas la même valeur, il en est même qui peuvent déplaire, comme une intervention miraculeuse pour assurer la subsistance de la Sainte Famille en un jour de pénurie. Miracles qui sortent de la ligne thaumaturgique du Sauveur, qui n'a jamais fait appel à sa toute-puissance pour ses besoins personnels, qui n'a fait que des prodiges de charité.

Mais, à prendre dans son ensemble ce roman biblique, on le trouvera si vivant, si intéressant, si conforme à la vérité foncière de l'Évangile dont il est une illustration émouvante, qu'il y a lieu de remercier M. Verhoeven de nous en avoir donné une élégante et facile traduction française et la maison Desclée-De Brouwer d'avoir doté notre littérature religieuse d'un ouvrage qui a obtenu auprès des catholiques d'outre-Rhin un prodigieux succès.

J. SCHYRGENS.

RUSSIE

Le Bolchévisme.

D'un intéressant article de G. Rabreau, de l'Oratoire, dans la « Vie Intellectuelle » nous détachons ces deux extraits :

Lénine

Wladimir Iljitsch Lénine est inséparable du Bolchévisme. Les idées que nous venons d'analyser : l'homme collectif remplaçant la vie intérieure, l'organisation mécanique remplaçant la personnalité, sont ses idées. Sinowiewff a dit que les neuf dixièmes de la Révolution sont son œuvre. Cet homme, qui a enseigné que l'âme individuelle est un non-sens, est honoré depuis sa mort comme un héros surhumain. Dans un ouvrage consacré au Bolchévisme, il a donc droit à tenir une très grande place. Mais il est assez connu en France pour que nous nous dispensions de raconter sa vie ou de tracer son portrait. Nous voudrions seulement insister sur quelques-unes de ses caractéristiques psychologiques, parce qu'elles expliquent en partie sa philosophie.

Il faut, pour comprendre Lénine, reviser ce que nous entendons d'ordinaire par grandeur historique. Il avait le visage de tout le monde; selon Lounatcharski, on l'aurait pris pour un marchand campagnard du pays de Jaroslaw. Une voix rauque; une parole sans feu, sans ornement. Un style que Trotzki juge « simple, utilitaire, ascétique ». Il méprisait profondément les ornements littéraires, et les considérait comme un signe d'impuissance.

Il parlait le langage courant; seulement il citait quelquefois des proverbes latins qu'il aimait à cause de leurs formules concentrées. Dans une lettre à la direction d'un journal communiste, il réclamait des articles courts : dix ou vingt lignes au lieu de deux cents et aussi simples, aussi compréhensibles et aussi claires que possible, du style de télégramme. Pas de subtilités; peu de théories; mais de la vie. Les écrits qu'il a laissés sont écrits de ce style. Quand il le faut, il répète; il répète en appliquant la même pensée en gradation ascendante, pour forcer l'attention en pesant davantage sur elle. Rien pour le sentiment ou pour l'imagination; tout le discours est dirigé au pratique, au nécessaire; il s'agit de contraindre l'auditeur à une décision.

Ce caractère pratique, ce bon sens matérialiste de ses discours et écrits, et qui est l'un des traits les plus apparents de son esprit, il faut d'autant plus le mettre en lumière que tout à l'heure nous

l'allons voir se poursuivre paradoxalement et s'achever dans le rêve et dans la vision apocalyptique. Bien que Lénine ait manié les idées qui ont changé toute une portion de la terre, il n'a jamais envisagé que l'immédiatement réalisable. Il disait que l'accomplissement de la plus insignifiante mesure valait mieux pour la Russie que dix commandements des Soviets. Sa force résidait là, dans cette sagesse, dans cette énergie active d'un paysan russe, dans ce soin pratique des petites choses journalières. Les paroles « immortelles » qu'aujourd'hui on cite de lui et qui forment l'Évangile bolchéviste sont des ordres pratiques : quand les environs de Moscou étaient en 1921 entourés par les ennemis et que les jours des Soviets paraissaient comptés, il donnait l'ordre d'assurer l'éclairage électrique aux paysans des villages de Gorkij et de Sijanowa. Autres paroles « immortelles » de la même époque héroïque : « il faut prendre soin que les projets qui sont soumis au Conseil des ministres soient composés plus clairement et plus intelligiblement » ; « cherchez comment on pourrait utiliser les moteurs à vent pour l'éclairage électrique des villages ». Lénine était capable de penser aux moindres choses, de ne jamais oublier une entreprise commencée. C'est pourquoi la Légende qui aujourd'hui se forme autour du « Héros de l'Utilitarisme » s'attache à lui comme à un inspirateur et à un saint : on répète les paroles de l'homme, qui jamais nerveux, jamais impatient, toujours attentif, toujours intéressé au réel, était capable, après avoir traité les affaires de toute la Russie, de demander si les ouvrières d'une fabrique avaient reçu des tabliers.

Lorsque déjà Lénine était le maître incontesté de toute la Russie, la presse de l'Entente le prenait encore pour un « bandit » et un « espion Allemand ». Il faudra du temps pour qu'elle reconnaisse en lui un héritier de Pierre le Grand, comme lui-même le pensait. Et c'est là peut-être où l'organisation pratique et la volonté tenace commencent à laisser voir leur attachement au rêve. Son vouloir organisateur était d'ailleurs tout entier tendu vers la réalisation du rêve, et c'était ce rêve (nous dirons tout à l'heure l'utopie) qui conférerait au vouloir sa signification et son efficacité. Lénine a dû d'abord corriger totalement la doctrine dont il s'était fait le disciple. Marx avait enseigné que le Socialisme est le résultat fatal du capitalisme bourgeois ; par conséquent, si l'on s'en tenait à la philosophie de l'histoire et au déterminisme matérialiste qui sont les doctrines du *Capital*, on ne pouvait songer à établir un régime socialiste en un pays encore à peu près dépourvu de grande industrie et dont les paysans étaient l'immense majorité des habitants. Contre les Mencheviks, qui sur ce point étaient plus fidèles à Marx, Lénine a cru possible d'établir de suite le socialisme après avoir mis fin au capitalisme par une révolution. C'était vouloir que la Russie parcourût en quelques années l'évolution que l'Europe occidentale avait accomplie en des siècles : la tentative, pour être dirigée en un autre sens, ressembla singulièrement à celle de Pierre le Grand.

Faire violence à l'histoire, aux conditions essentielles de la vie des sociétés, à la manière de Pierre le Grand et de Lénine, nous semble à nous, qui avons le sentiment de l'infinie complexité de ces conditions, une imprudence qui ne va pas sans crime. Cette imprudence et cette audace effroyable ne sont sans doute possibles que par le moyen d'un vouloir qu'inspire une vision d'utopie : les grands hommes d'action, ceux qui changent un monde, ne le sont peut-être que grâce à une intelligence qui vit d'irréel. Dans ses souvenirs sur Lénine, Trotzki raconte qu'au début de 1918, Lénine déclarait que, pour être complètement établi en Russie, le Socialisme aurait besoin de quelques mois. Ces paroles, remarque Trotzki, nous paraissent aujourd'hui incompréhensibles ; on se demande s'il ne s'agit pas d'années ou de dizaines d'années. Ce n'est pas un lapsus : « Je me souviens très bien que Lénine, dans les premiers temps, a souvent répété au Conseil des commissaires

du peuple que nous aurions en une demi-année réalisé le Socialisme et que nous serions devenus le plus puissant empire du monde... Est-ce là une tactique pédagogique ? Non, c'est davantage. Il croyait à ce qu'il disait. Cette durée fantastiquement courte d'une moitié d'année en laquelle il croyait pouvoir réaliser le Socialisme, est aussi caractéristique de l'esprit de Lénine que sa manière réaliste de s'acquitter de chaque soin de la vie de tous les jours. » Il croyait, en somme, que l'on peut par la force diriger, accélérer, transformer l'évolution des sociétés. Il était de la race des grands rêveurs qui estiment apporter à l'humanité le salut total, et l'apporter de suite : le nouvel évangile pouvait bien parler d'utilitarisme, de turbines et de moteurs, c'était un évangile qui correspondait à un grand désir national. Wells a appelé Lénine « le réveur de l'électrification », et il a vu juste : le rêve a été le point de départ de l'action de Lénine, seulement c'était le rêve de la technique. Rêve cohérent et immense, rêve qui se transformait en prophétie : au temps où la puissance des Tzars paraissait inébranlable, il annonçait comme certaine la victoire du prolétariat. La prophétie a semblé s'accomplir ; mais il a annoncé aussi qu'en l'année du Jubilé des Soviets, en 1927, il n'y aura plus en Russie d'hommes ne sachant pas lire et écrire. Avec une bureaucratie orientale, il a conçu le projet d'une organisation du travail supra-américain, d'une taylorisation totale de la production russe. Dans le pays de l'apathie et du temps perdu, il a fondé une ligue pour l'emploi du temps sans en gaspiller une minute. La force volontaire, l'habileté pratique et le bas matérialisme inspirés par un rêve mystique, tel nous apparaît Lénine. Ce sont ces traits qui caractérisent la Philosophie du Bolchévisme, et que nous nous expliquerons mieux en en cherchant l'origine dans la mentalité des sectes.

Le Bolchévisme à la lumière des sectes

La Philosophie que nous venons de résumer, philosophie de l'être, philosophie de la science et de l'histoire, s'imposant avec l'autorité d'un dogme, elle est, dans l'intention de ses adhérents, une religion de salut. Écoutons Trotzki : « La prétraille de toutes les confessions religieuses peut bien nous dire des histoires sur le paradis dans un autre monde : nous déclarons que nous voulons créer pour la race humaine un paradis réel sur cette terre ; ce grand idéal nous ne pouvons pas, même pour la durée d'une heure, le perdre de vue ; c'est le but le plus élevé pour lequel l'humanité s'est efforcée, et en lui s'unissent et s'incorporent tout le plus beau et le plus noble des anciennes confessions de foi. » Il est étrange sans doute que le Matérialisme soit une religion, que la fatalité de l'évolution soit entendue comme une force rédemptrice, que la bourgeoisie nécessairement dépendante d'une certaine forme sociale soit rendue coupable de son action nécessaire, que le prolétariat dépendant aussi nécessairement de l'électrification future soit opposé à la bourgeoisie comme l'armée des élus à celle des démons. Cette incohérence poussée à l'absurde, et que déjà la psychologie de Lénine, ou la psychologie des masses russes, expliquait en partie, s'expliquera mieux encore quand nous la verrons continuer les rêves des sectes russes.

Il n'est pas jusqu'au langage forcené de Lénine, quand il prône l'antireligion, qui n'ait la saveur d'un prophète dévoyé luttant contre les cultes pour leur en substituer un autre. Gorki, ennemi de toutes les religions révélées, s'imaginait de maintenir encore une certaine signification à la religion, une signification tout anthropomorphe et athée : Dieu serait créé par la conscience humaine. Saisi d'indignation contre la « religiosité infecte » de quelqu'un qu'il croyait son ami, Lénine lui écrivit une lettre si grossière que nous ne voulons pas souiller nos pages en la citant toute. Quelques mots seulement pour donner l'idée du document : « Des millions de fautes, de cochonneries, de violences, d'infections de nature

physique sont facilement démasquées par la multitude; elles sont par conséquent bien moins dangereuses que l'idée de Dieu, subtile, spiritualisée, habillée au mieux de costumes idéologiques. » Dans son ouvrage *Socialisme et Religion*, Lénine affirme que « la religion est une des formes de ce joug spirituel, qui toujours et partout s'est appesanti sur les masses écrasées par la nécessité. L'impuissance des classes opprimées en lutte contre leurs oppresseurs engendre inévitablement la foi en une autre vie meilleure ». Selon Boukharine, la religion a commencé, dans les hordes primitives, avec le pouvoir des anciens qui s'étaient enrichis, et elle est toujours l'image des autorités terrestres. Cette philosophie sommaire de la religion, avec ses négations radicales et ses espoirs fous du salut sur terre, continue tout droit le mouvement si ancien des sectes.

C'est en effet pour avoir sur terre le paradis que depuis longtemps les sectes se séparaient de l'Eglise orthodoxe, voyant en elle le soutien des oppresseurs, estimant que le Tsar est l'Antéchrist et que le mal a été introduit dans le monde par le commerce et par la richesse : le devoir de ceux que Dieu a créés pour être frères serait donc d'en revenir à l'état du communisme primitif, alors que le commerce n'avait pas engendré les haines, les guerres, la faim et la misère. Par exemple, les Stundistes, qui prêchaient dans la Russie du Sud leur nouvel évangile, estimaient que l'Eglise orthodoxe est un reste du paganisme; et les Néostundistes, encore plus radicaux, affirmaient qu'aucun pouvoir sur terre n'est légitime, hormis celui de Dieu : tout appartient à tous; l'or et le commerce sont inutiles. Les Njemaljaki (ceux qui ne prient pas), dans le pays de Sarapul (Oural) se révoltèrent quand le servage fut aboli réclamant qu'on leur fit un juste partage : ils refusaient les impôts de la même manière qu'ils rejetaient l'autorité des papes : Dieu est partout, excepté dans les églises. Egalement dans les régions de l'Oural étaient les Nyeplatelschiks : eux aussi refusaient l'impôt, pour ce motif que Dieu a créé le monde sans percepteurs, et exécutaient l'Eglise au point de ne pas donner à leurs enfants de noms de saints. Mentionnons les Medaljschikis : selon ceux-ci, le fait d'être propriétaire établit en état de péché mortel; et « le saint Israël », « les gens de Dieu », secte du Caucase qui annonçait un Royaume de Dieu sur la terre et entendait le réaliser par une constitution communiste. Iljin, le fondateur des Jévolistes, les a menés, au nom de la fraternité universelle, au « combat de la lumière contre les ténèbres » : il s'agissait d'établir l'égalité de tous, la possession par tous du monde créé par Dieu pour tous, en anéantissant les « Satanistes », c'est-à-dire tous les pouvoirs civils et religieux. Pour les Swjatoduchowze (disciples de l'Esprit-Saint), l'Eglise et l'Etat sont les signes de l'Antéchrist, la foi vraie a péri : ces pauvres gens, qui vivaient en mariage libre, sans distinction de classes, crurent que la grande guerre était le dernier effort du diable : ensuite régnerait le Tout-Puissant. Ils étaient mûrs pour la domination de Lénine.

Cette énumération serait tout à fait monotone et insupportable si l'on n'y pouvait introduire un ordre d'absurdité ou d'immoralité ascendante. Et maintenant nous allons monter rapidement. Duchoborze et Molokane voulaient fonder un royaume de Sion (Duchoborija) sur les Mokrich Gorach (montagnes humides) : là il ne resterait plus trace de propriété privée. C'est à ceux-ci que Tolstoï dut son « christianisme pratique ». Au delà de la communauté des biens, il y en a une autre plus corruptrice : elle devait être revendiquée, elle le fut par les Chlysti, dont nous ne pouvons ici décrire les réunions : disons seulement qu'on les peut rapprocher des orgies du Komsomol actuel. Un paysan du gouvernement d'Orel, Selivanoff, commença vers 1760 la secte des Skopze « l'Eglise des colombes blanches », qui avait pour espoir d'appartenir aux 144.000 marqués du sceau d'après l'Apocalypse : c'est par la mutilation qu'ils croyaient recevoir ce sceau, et ils dansaient

comme des derviches. A cette secte appartenaient et à travers toute la Russie, des gens de la plus haute société aussi bien que des hommes des couches sociales les plus basses. Plus avant encore dans la folie s'avançaient les partisans du « baptême du feu » : ils allaient étouffer les mourants sous des coussins rouges pour leur ouvrir le ciel. Et les Morelschiki se réunissaient dans une maison qu'ils incendiaient; en mourant volontairement dans les flammes, ils croyaient accomplir une action agréable à Dieu.

Rassemblez maintenant les traits de ces diverses sectes, et voyez si vous ne les trouvez pas dans l'antireligion bolchéviste. Vous y retrouverez, avec la communauté des biens la communauté sexuelle; on vous enseignera que famille et amour sont une niaiserie vide. Vous y monterez même jusqu'à l'étage des Morelschiki : Lénine a dit qu'il n'y a pas grand mal à ce que les trois quarts de l'humanité périssent, pourvu que le reste se fasse communiste. Or, avant la Révolution, les sectes avaient pour elles peut-être un tiers du peuple russe. Ces malheureux, déportés en Sibérie avec les Socialistes, se réunissaient à eux. L'« Intelligence » elle-même (témoin Tolstoï) héritait de l'idéal des sectes, lui donnait une apparence scientifique en l'habillant des formules de Marx et ne distinguait plus dans la société que deux classes : ceux qui sont privés du bonheur et, ceux qui font obstacle au bonheur des autres. Bien avant que la Révolution fût réalisée en catastrophe, elle était accomplie dans les esprits. Elle était même déjà décrite. Fiodor Dostoiewski en était le prophète : ainsi l'appelle Lounatscharski, et le critique bolchéviste Eichenwald dit qu'aujourd'hui nous voyons son rêve réalisé, que nous sommes stupéfaits de l'acuité de vision de ce rêveur. Or, voici comment parle, dans le roman *Les Démons*, écrit en 1871, un des personnages, Piotr Werchowenski : « Ecoutez, Strawogin. Faire des montagnes des vallées, c'est une bonne idée, ce n'est pas risible. La culture n'est pas nécessaire, nous avons assez de la science ! Même sans la science, les matériaux durent mille ans, mais d'abord il faut établir l'obéissance. Il y a seulement dans le monde une chose qui ne se trouve pas suffisamment : l'obéissance. Toute soit de la culture est déjà une tendance aristocratique; la famille, l'amour, c'est en même temps le désir de la propriété. Nous vous l'apportons, ce désir : nous répandons l'ivrognerie, la délation...; nous répandons une démoralisation inouïe... L'égalité totale sera établie... Indispensable est seulement l'indispensable, que ce soit à partir de maintenant la devise du globe terrestre... Obéissance parfaite, impersonnalité parfaite... »

POLOGNE

La victoire de 1920

Le général Sikorski, ancien président du conseil et ancien ministre de la Guerre, vient de publier l'histoire de La Campagne polono-russe de 1920 (1). La victoire polonaise restera une des grandes dates de l'histoire de l'Europe et du monde. Nous reproduisons ici la préface de M. le maréchal Foch et le chapitre final de l'auteur sur l'importance internationale de la victoire polonaise de 1920.

Préface du maréchal Foch

1920. Un Etat vient d'être rétabli par les Traités de 1919, au centre de l'Europe. C'est la Pologne. Elle est formée de territoires arrachés aux Puissances vaincues dans la guerre. Elle présente avec l'une d'elles, la Russie soviétique, une frontière incomplètement fixée, longue d'un millier de kilomètres. Ses organi-

(1) Traduction française chez Payot à Paris, 320 pag. s., 25 frs. français. Préface de M. le Maréchal Foch.



sations gouvernementale et administrative sont en cours de réalisation. Ses finances sont en mauvais état, son armée est à refondre. Elle n'a pas de débouchés maritimes. En présence de pareilles faiblesses momentanées, et en ces temps troublés du lendemain de la Grande Guerre, les Puissances orientales de l'Europe peuvent chercher, à ses dépens, des dédommagements à leur défaite. Elle est l'œuvre des Puissances d'Occident. Celles-ci sont trop loin pour pouvoir intervenir utilement dans le débat.

C'est ainsi que dans l'été de 1920, la République Moscovite, toujours en effervescence, entreprend la destruction de la Pologne. Le 2 juillet, le général en chef des forces soviétiques, réunies derrière la rivière Auta, leur dit dans sa proclamation : « Dans l'Occident se joue la destinée de la Révolution universelle, la route de l'incendie mondial passe sur le cadavre de la Pologne... En avant, sur Vilna, Minsk, Varsovie ».

Six armées et deux corps de cavalerie importants, le tout bien armé, telles sont les forces qu'il va lancer à l'attaque.

En quel drame va se jouer cette rencontre de la Puissance russe, aux vastes ressources, et aux organisations anciennes, avec la Pologne prise à l'aube de sa résurrection? C'est ce qu'expose, au point de vue militaire, l'ouvrage du général Sikorski. Pour si récente que soit la réunion des trois territoires qui constituent la Pologne, constatons-le d'abord, la même race, le même esprit national dominant partout. La Pologne reconstituée est bien une nation et une nation pleine de vie, d'une culture ancienne et d'un patriotisme vigoureusement trempé.

Aux jours de l'épreuve, ces forces reprendront toute leur puissance. Malgré des disettes sans nombre, des décisions et des improvisations parfois risquées, l'âme de la Pologne, animant tous ses enfants, grandira chefs et soldats, pour faire la victoire.

Au commencement de juillet, les divisions polonaises largement étalées et uniformément réparties sur la vaste frontière russe,

sont par là incapables de toute offensive sérieuse et, faute de réserve importante en arrière, incapables d'une défensive efficace. Les espaces et le manque de communication suffiraient d'ailleurs à l'interdire.

Aux violentes attaques russes qui partent, notamment, de la région Duna-Niemen, le front polonais s'effondre et l'entreprise bolchévique, puissamment lancée, précipite son allure.

Pendant tout le mois, rien n'arrête les vainqueurs, ni les contre-offensives partielles et insuffisamment organisées des Polonais, ni les notes alliées qui leur sont adressées de Spa, les 11 et 18 juillet.

C'est à toute vitesse, et emportées en tout cas par une passion révolutionnaire, que s'avancent les Armées soviétiques. La IV^e de ces armées franchit en cinq semaines 650 kilomètres (de l'Auta à Giechanow).

En face de cette formidable invasion, et du désarroi, conséquence inévitable de la surprise et de la retraite, le commandement polonais a prescrit le repliement successif de ses forces derrière différentes lignes. La résistance ne peut y être organisée en temps convenable, et la retraite se poursuit. Elle sera bientôt d'une longueur de 600 kilomètres au nord, de 1400 kilomètres au sud.

Les Gouvernements alliés réunis à Spa au milieu de juillet n'ont pu expédier de troupes de renfort. Mais ils ont envoyé le général Weygand. Il accompagne une délégation alliée dont il devient bientôt le représentant militaire. Par son expérience de la Grande Guerre, son intelligence, son activité, sa droiture, son caractère, il voit rapidement grandir son autorité. Il va se montrer auprès du commandement polonais un conseiller aussi énergique qu'avisé et ordonné, et, au milieu de circonstances de plus en plus pressantes, les effets de sa présence se feront rapidement sentir. On cessera les résistances et contre-offensives partielles, impuissantes partout. Fortement basé et regroupé sur un obstacle sérieux, on montera une grande bataille dans de bonnes conditions et à grands résultats, pour arrêter l'invasion et sauver la Capitale. Ce sera la bataille de la Vistule. Elle sera conduite suivant les directives établies le 6 août par le haut commandement polonais. Elle comportera au besoin l'abandon de Lwow devant la cavalerie soviétique. Les troupes entreprendront dès le 7 août le regroupement derrière le fleuve; il devra être terminé le 12. Leur répartition comporte, à la droite du dispositif sur le Wiepr, la formation d'une réserve et la préparation d'une contre-attaque marchant au nord et descendant sur la rive droite de la Vistule pour frapper, le moment venu, les assaillants de Varsovie.

Ces dispositions vont-elles suffire à répondre aux événements, tant par l'emplacement prévu pour la troupe de manœuvre que par la durée qu'elles exigent?

Dès le 8, on constate un glissement vers l'ouest de la IV^e armée bolchévique pour tourner l'aile gauche polonaise. D'où la nécessité de renforcer cette aile gauche constituée par la V^e armée polonaise (général Sikorski) encore faiblement organisée.

Les jours suivants, les prévisions sont de nouveau dépassées, les événements se précipitent dans le camp bolchévique, et en même temps les radio-télégrammes qu'on lui prend révèlent ses intentions. C'est dans la matinée du 14 qu'il compte, avec la valeur de deux armées, prononcer son attaque sur la tête de pont

de Varsovie tandis que dans un large enveloppement, il abordera avec des forces équivalentes, la Basse-Vistule, à quelque 100 kilomètres en aval de la capitale, pour prendre celle-ci à revers.

Il n'y a plus à différer, le haut commandement polonais envisage et accepte résolument la bataille qui s'annonce pour le 14; il maintient les directives qu'il a tracées à ses troupes. Pour si enchevêtrée que soit la V^e armée, par suite de sa faiblesse relative, de l'arrivée tardive de ses renforts et de l'improvisation de ses dernières dispositions, elle jouera la partie qui lui a été réservée dans la manœuvre d'ensemble mûrie et montée depuis plusieurs jours. Et comme elle est commandée par un chef, au sens plein du mot, nous verrons fructifier et grandir les résultats tactiques issus d'une conception juste, rationnellement appliquée et suivie d'une violente exécution, en face d'une conduite de la guerre qui ne connaît plus de mesure dans le mépris de l'adversaire et l'emportement de ses combinaisons.

Les journées des 13, 14 et 15 sont particulièrement rudes sur la tête de pont de Varsovie, Radzymin, à 10 kilomètres de la capitale est perdu et repris, et de nouveau reperdu le 14. Les coureurs de l'ennemi menacent les abords du faubourg de Praga. Mais le 16, la contre-offensive de la droite, partie de la base du Wieprz, sous les ordres du maréchal Pilsudski faisait déjà sentir ses effets et apportait un soulagement à la défense de la tête de pont de Varsovie.

A la gauche, la V^e armée, malgré toutes les difficultés résultant de sa tardive formation, s'était engagée résolument dès le 14, dans la tâche qui lui avait été assignée.

A partir de ce jour, elle pare sur la Wkra, prolongement de la ligne de la Vistule, les attaques bolchéviques, venant de l'est. Et, en s'étendant constamment vers le nord, dans des actions offensives répétées, elle parvient à couper la manœuvre enveloppante russe et à y jeter le plus complet désarroi.

Dès le 16, la droite des armées bolchéviques qui marchait à la Basse-Vistule n'avait qu'à chercher au plus tôt son salut dans une retraite rapide. L'éroulement était complet de l'audacieux enveloppement bolchévique.

Le même désarroi régnait sur l'ensemble du front russe. Les masses assaillantes, après avoir été arrêtées par une énergique résistance devant la tête du pont de Varsovie, se trouvaient violemment attaquées en flanc par la contre-offensive du Wieprz. Celle-ci continuant sa marche vers le nord, achevait d'apporter le trouble, la confusion, le désordre dans les colonnes ennemies, de récolter les fruits de la victoire. La bataille de la Vistule était bien un grand désastre des armées bolchéviques.

La Pologne avait montré toute sa vitalité. Profondes devaient être les conséquences d'une lutte qui la laissait victorieuses dans l'Orient d'une Europe fortement ébranlée. C'est cela que les documents de l'époque avaient largement établi à nos yeux. La gravité des circonstances, la violence des faits ressortent grandement aujourd'hui pour augmenter l'intérêt du récit, dans une étude détaillée due à la plume d'un des acteurs du drame, le brillant commandant de la V^e armée.

F. FOCH.

20 juin 1928.

Importance internationale de la victoire polonaise en 1920.

La bataille de la Vistule en 1920 avait aussi une importance générale qui témoignait du rôle historique de la Pologne, sentimentelle placée entre l'Orient et l'Occident.

Lorsque Radek-Sobelsohn rédigeait à Wyszkow en 1920 des proclamations enflammées, lorsque Djerzinski marchant avec lui sur Varsovie organisait les cadres du terrorisme polonais (Tchéka), et mettait au net la liste noire des proscrits, ils n'étaient pas seulement les animateurs de l'invasion russe encore une fois

déchaînée sur la Pologne; ils représentaient le communisme poussé à la guerre par une ambition non pas locale, mais mondiale, la force d'expansion des dictateurs rouges du Kremlin qui, grisés par leurs succès dans la guerre civile, marchaient en 1920 à la conquête de l'Europe entière.

Le soldat polonais protégeait alors, en même temps que sa patrie, tout le monde occidental et la civilisation fondée sur le progrès ininterrompu.

Pour qui connaissait la situation intérieure de la Russie en 1919 et 1920, les résultats de la guerre civile en Russie ne furent pas une surprise. La puissance des bolchéviques née au début de 1918 fut d'abord faible et fragile, menacée presque de tous les côtés, par les troupes blanches à l'intérieur, par l'armée allemande à l'extérieur. Elle grandit en 1919, surtout grâce à la conclusion de la paix avec les Allemands, d'ailleurs désavantageuse pour la Russie. La signature du traité de Brest en effet apporta à l'armée russe démoralisée la cessation si ardemment désirée des hostilités; elle délia les mains des bolchéviques, en écartant leur adversaire le plus menaçant.

Le traité de Brest-Litovsk fut ratifié en mars 1918 par le VII^e Congrès russe communiste après de vifs débats. Cette ratification et le maintien de l'unité du parti communiste donnèrent en fait la dictature à Lénine. Ce dernier put dès lors mater les désordres dont la Russie fut la scène en été 1918; il surmonta la crise déchaînée par le meurtre de Mirbach, ambassadeur d'Allemagne à Moscou, et l'attentat de Kaplan. Dans la seconde moitié de 1919, la classe des intellectuels russes était assassinée ou mourait de faim; l'ouvrier était pris dans les chaînes d'une discipline impitoyable; le paysan restait indifférent à tout, habitué de longue date à la passivité sous un joug despotique. Dans tout l'ancien empire des tsars, les sources de force vive se tarissaient rapidement; rien ne mettait plus en danger l'organisme soviétique appuyé sur le régime de terreur sanglante particulier à l'Orient.

Les généraux russes qui rallumaient la guerre civile ne s'appuyaient que sur les partis réactionnaires et se servaient de la terreur; ils ne pouvaient trouver beaucoup de crédit dans l'opinion publique.

Les armées contre-révolutionnaires russes, faiblement organisées, fonçaient follement en avant tant qu'elles opéraient dans le vide. Au contraire, elles se décomposaient ou passaient à l'ennemi dès qu'elles se heurtaient à une résistance bolchévique un peu sérieuse.

Les principaux succès furent remportés par Denikine. Cependant, il échoua au point culminant de son offensive précipitée sur Moscou; ses troupes parvenues devant Homel et Briansk se réduisirent littéralement en poussière sous les coups des armées rouges.

Lorsque la dernière tentative contre-révolutionnaire de Denikine eut échoué et que les mouvements séparatistes eurent été domptés, la révolution russe tira vers sa fin. Au début de 1920, la dictature rouge de Moscou ne pouvait plus être mise en péril à l'intérieur par personne.

L'Etat bolchévique n'avait plus d'ennemi à craindre en Russie, et c'était là sa force; mais il menaçait le monde entier, et c'était sa faiblesse.

Le programme bolchévique avait alors un prestige et un attrait d'autant plus grands que la vie n'avait pas encore prononcé son jugement critique à son égard.

Il est vrai que la conquête de l'ancien empire tsariste avait été facilitée aux maximalistes bolchéviques par l'indigence de l'organisation russe, les défauts des intellectuels russes, la passivité du paysan russe, le goût des esprits orientaux pour la chimère la plus insensée et l'utopie asiatique. Mais aussi le terrain était peu favorable au progrès et à l'idéal révolutionnaire dans cette Russie, jusqu'alors prototype de la tyrannie bureaucratique reliquat de la barbarie dans l'Est de l'Europe, souvenir du féodalisme intégral — non plus que chez le peuple russe dépravé par tant de siècles d'esclavage politique, resté jusqu'au milieu du XIX^e siècle le plus ferme soutien du despotisme et de l'absolutisme.

Néanmoins, la promptitude des imaginations en Orient et la contagion des succès déjà remportés poussaient irrésistiblement l'énergie révolutionnaire des chefs bolchéviques à déborder hors des frontières de l'Empire russe.

La fondation du premier Etat communiste ne pouvait être à leurs yeux que le début de la révolution universelle. Moscou

et Pétersbourg étaient tout naturellement ses points de départ. Là fut organisé sans retard le centre de la propagande révolutionnaire mondiale. Là furent créés à la hâte les cadres des armées rouges en commençant par celles de l'Europe centrale : Pologne, Roumanie, Tchéco-Slovaquie, Allemagne, Hongrie. Là se fonda un centre révolutionnaire spécial pour l'Asie. L'extension de l'embrasement à tout l'univers était indispensable en effet, si l'expérience bolchévique, réalisée en Russie jusqu'alors par la terreur et sans résultats positifs, devait continuer sous sa forme primitive intégrale.

D'autre part, la plus violente secousse qui eût dans l'histoire ébranlé l'ancien monde, cent ans après la signature du traité de Paris (1815), en un mot la Grande Guerre, laissait derrière elle toute une série de problèmes politiques, sociaux et économiques dont la résolution était impossible sur le plan des vieilles lois et des conceptions précédentes. Cet ébranlement réveillait partout l'énergie publique en quête d'un lendemain meilleur pour l'humanité. En ruinant tout le système économique du vieux monde, il déçuplait les nombreuses difficultés que le communisme vainqueur en Russie s'efforçait hâtivement de surmonter. Seule la Russie bolchévique possédait alors un programme précis ayant subi avec succès l'épreuve de la révolution; seule surtout elle avait un but très net, qu'elle poursuivait avec une opiniâtreté farouche. Elle exerçait donc une influence magique sur l'Europe d'après-guerre encore chancelante.

Les Etats récemment fondés ou vaincus, économiquement épuisés, démoralisés par la perte de la guerre, contenaient beaucoup d'éléments inflammables. Même les Etats sortis vainqueurs de la grande guerre se trouvaient aux prises avec des difficultés apparemment insolubles, ce qui favorisait les explosions révolutionnaires.

Donc, force d'expansion de la révolution russe victorieuse et embarras intérieurs de l'Europe donnaient à croire que l'Europe en 1919 commençait à s'embraser.

C'est ainsi qu'à la suite de la signature de la paix de Brest, soit après le 1^{er} mars 1918, il éclata des mouvements armés en Allemagne, les communistes furent un moment maîtres de la Bavière, le soulèvement spartakiste fut déchainé dans le nord par Liebknecht et Rosa Luxembourg.

L'Autriche fut en novembre 1918 le théâtre du « putsch » de Friedländer et Steinbart, renouvelé en avril 1919 en liaison avec le coup d'Etat de Bela-Kun et repris une troisième fois en juillet 1919.

En Tchéco-Slovaquie fut organisé un complot communiste qui se manifesta plus tard par la tentative de Muna. En Hongrie, Bela-Kun installa à Buda-Pest un gouvernement soviétique qui se maintint quatre mois.

En Italie, les grèves incessantes, les semaines rouges, la mainmise des comités ouvriers sur les usines, les conflits innombrables, la chasse aux officiers, le chaos politique grandissant, tout montrait que le pays était aux bords de l'abîme révolutionnaire et communiste.

Le parti communiste russe ne cachait pas son immixtion dans ces troubles. Son programme, adopté au Congrès de 1919, rejetait formellement le désarmement moral et matériel, qu'il qualifiait d'« utopie réactionnaire » destinée à tromper les ouvriers et les paysans. Proclamant la solidarité étroite des travailleurs et des soldats, il saluait dans l'armée russe rouge l'instrument de la dictature universelle du prolétariat et l'épée de la révolution mondiale.

Le Comité exécutif de la III^e Internationale était donc certain du succès en répandant partout le ferment révolutionnaire. Dans sa proclamation du 1^{er} mai 1919, il voyait déjà la révolution prolétarienne triompher en Allemagne, dans la péninsule des Balkans, en Turquie, en Autriche, en Tchéco-Slovaquie, et en France. Tous ces pays étaient, dit-il, en proie aux prodromes de la révolution. En Italie, le combat pour la dictature du prolétariat était déjà allumé. En Angleterre, les grèves prenaient un caractère nettement épidémique, elles donnaient naissance ici et là à des comités révolutionnaires.

Ces mouvements non coordonnés, il s'agissait de les appuyer par la force organisée, pour en faire un bouleversement universel et triompher dans l'ensemble. A cet effet, il convenait de renverser d'abord la barrière polonaise dressée entre l'Orient révolutionnaire et l'Occident affaibli par la guerre, miné intérieurement. C'est en Pologne que les baïonnettes de l'armée rouge devaient d'abord frapper, si la dictature rouge devait se propager de la Russie aux autres pays d'Europe.

Ce n'était pas la première fois dans l'histoire que la Pologne barrait la route à l'Orient qui se ruait au nom d'un prétendu idéal à l'assaut du monde occidental.

Lorsque les neveux de Gengis Khan, fondateurs de l'immense empire mongol, parvinrent au début du XIV^e siècle sous les murs de Liegnitz et de Wroclaw (Breslau), la Pologne leur opposa la même résistance qu'en 1920 à Varsovie elle opposa à l'invasion des armées soviétiques.

« Vous autres, habitants de l'ouest, écrivait alors le grand Khan au pape de Rome, vous vous imaginez que les chrétiens sont les seuls en ce monde à qui Dieu ait daigné accorder particulièrement ses faveurs. Mais nous aussi nous adorons Dieu et avec sa grâce nous pètrirons tout l'univers de l'est à l'ouest. Car il est dit qu'au ciel il n'y a qu'un Dieu et sur la terre il n'y a qu'un Khan (1).

On voit que le galimatias et la logique de cette invasion ancienne ne différaient ni dans le fond ni dans la forme des proclamations et ordres des chefs communistes en 1920.

En 1920 sur la Vistule se jouait le sort de deux mondes pour la deuxième fois, comme en 1241 à Liegnitz.

L'ouest ne le comptait pas en général.

Seule la France, quoiqu'elle ne fut pas alors unie à la Pologne par une alliance formelle, se hâta de lui apporter son précieux secours matériel et moral.

Le matériel de guerre convoyé à Dantzig par la flotte française, débarqué là sous la protection et même la contrainte de ses navires de guerre, nous permit de continuer la guerre et enfin de la gagner.

Nos camarades les officiers français au moment le plus critique de la guerre se trouvèrent nombreux à nos côtés, quoiqu'ils ne fussent pas protégés par la qualité de belligérants; leur présence rappelait la gloire de l'armée française à la Marne, à Verdun et sur tous les champs de bataille de la guerre mondiale; ils apportaient à l'armée polonaise non seulement une aide technique, mais un réconfort moral. A cette époque, les plus précieux services furent rendus à la Pologne par le général Weygand, le chef d'état-major du maréchal Foch qui remporta en 1918 sur le théâtre de la guerre de France d'immortelles victoires.

Le général Weygand, à la prière du gouvernement polonais assumé sans hésiter la mission peu définie, mais si importante de conseiller du Chef d'Etat-Major Général polonais; dans cette charge, il collabora avec le commandant en chef et contribua à l'organisation de la victoire polonaise sur la Vistule.

L'Angleterre qui, malgré son isolement géographique et moral du reste de l'Europe, traversait la même crise d'après-guerre que les autres Etats, recourait à un compromis provisoire. Son premier ministre, à l'époque Lloyd George, poussé par le réalisme anglais traditionnel, essayait de se rapprocher de la Russie soviétique pour donner une soupape de sûreté à la surpression intérieure de l'empire britannique.

Ainsi la Pologne restait isolée et son rôle incompris. Ce rôle était d'ailleurs dénaturé aux yeux de l'Europe par la propagande aussi bien des communistes que des émigrés russes, bruyamment accompagnée par les voix allemandes qui représentaient la Pologne comme un Etat conquérant et un adversaire résolu du Traité de Versailles.

Cet isolement moral de la Pologne prenait une forme concrète et très dangereuse pour nous; la propagande hostile s'essayait, et souvent parvenait à suspendre notre ravitaillement en munitions de France, matériel dont le transport en Pologne était refusé par les travailleurs allemands de Dantzig, et aussi par les Tchèques, les Autrichiens et les Belges.

Les Allemands surtout affectaient une attitude favorable aux troupes bolchéviques; ils couvraient les flancs et les derrières des armées russes marchant en 1920 sur Varsovie, ainsi qu'en 1831 ils avaient couvert Paskiewitch.

La Pologne, en été 1920, était donc réduite à ses seules forces, comme à l'époque des partages et des soulèvements pour l'indépendance; en outre, elle avait contre elle le mauvais vouloir ou l'inimitié de ses voisins. Ce fait précipitait la marche de l'armée soviétique sur Varsovie.

Le succès initial de l'offensive rouge surexcita le communisme international qui attendait la victoire définitive des Soviets en Pologne pour s'emparer du pouvoir à Berlin et à Prague.

(1) H. SRAJNOCHA, *Esquisses historiques*, t. I, p. 8.

ce qui pouvait être le prélude de la bolchévisation de l'Europe centrale.

Sûrs alors de prendre Varsovie, les bolchéviques convoquèrent à Moscou le II^e Congrès de l'Internationale communiste du 19 juillet au 7 août 1920.

Ce congrès ayant reconnu officiellement dans l'armée russe « l'organisation combattante du prolétariat international », fixa en vingt et un points célèbres les conditions de sa victoire sur le vieux monde. Il y proclamait la dictature impitoyable de la III^e Internationale et se promettait de détruire tous ceux qui ne la reconnaîtraient pas. Il décidait de courber sous son joug toute la démocratie du monde et de préparer la suppression des fractions ouvrières qui resteraient en dehors du parti communiste universel.

La Pologne était un obstacle à ces projets.

La Pologne n'a jamais été et ne sera jamais le gendarme de l'Europe. Elle était ressuscitée à la lueur sinistre du flambeau de la guerre, au prix de souffrances morales et matérielles, quoiqu'elle essayât le reproche humiliant d'avoir reçu sa liberté sans l'avoir gagnée. Dans la puissance grandissante du bolchévisme, elle vit avant tout son ennemie séculaire : la Russie. Elle ne faisait pas de distinction nette en 1920 entre l'impérialisme tsariste et l'expansion révolutionnaire du Kremlin rouge, parce que tous deux avaient entraîné pour elle des conséquences identiques.

Nous Polonais, nous observons de près la révolution bolchévique. Une révolution n'est jamais belle, mais celle des bolchéviques était particulièrement violente, destructrice et meurtrière, pauvre en idées, stérile en résultats positifs. La Pologne avait l'obligation morale de faire face à cette vague de fond accourant d'Orient, puisqu'elle en connaissait si bien les effets dévastateurs.

L'armée polonaise, en triomphant des armées russes devant Varsovie, terrassa en même temps « l'organisation combattante du prolétariat international ». Elle ravit au Moscou rouge son auréole de victoire et porta un coup mortel aux plans monstrueux de la III^e Internationale.

La défaite bolchévique de 1920, qui fit refluer le courant de la révolution communiste vers la Russie exerça d'autre part une profonde influence sur la situation intérieure des soviets de Moscou. En effet, la Russie soviétique resta isolée du reste de l'Europe

après le désastre de l'armée rouge sous les murs de Modlin et de Varsovie; elle dut se borner à la propagande souterraine, dont les résultats se font attendre de longues années. Une effroyable crise économique y provoqua la famine parmi les masses ouvrières des grands centres industriels, abaissa fortement la condition de classes de travailleurs et causa des révoltes chez les paysans menacés de la confiscation permanente du blé. La Russie communiste ne put donc pas attendre plus longtemps que les troubles révolutionnaires submergeassent l'Europe d'après-guerre.

Les Soviets de Moscou, incapables de surmonter les difficultés dues à leur isolement, subirent une crise politique aiguë et prolongée qui dure encore aujourd'hui. C'est un fait capital pour la suite de l'expérience communiste russe, dont le résultat final ne peut être indifférent au reste de l'humanité.

Pour tous ces motifs, la date de la bataille de la Vistule — quoique les armées engagées n'y aient pas compté des millions d'hommes comme pendant la guerre mondiale — est une date dont l'extrême importance déborde le cadre de l'histoire polonaise.

TROIS LIVRES A PROPAGER L. HUMBLET, S. J.

AUX JEUNES FILLES

POUR L'AGE DES FLEURS

5^e-8^e mille, 2^{me} édition fr. 12,00

... le *Breviaire de la distinction féminine*, une SOMME du bon sens catholique

P. MARANGET

LA MESSE ROMAINE

Conférences sur la Messe données au cercle « Lumen », à Paris. 6,00

A. BESSIÈRES, S. J.

On demande des Prêtres

Les *Vocations sacerdotales* par l'Education eucharistique des Jeunes fr. 4,00

ÉDITIONS DE LA FIRME Ch. Beyaert, Bruges - Ch. postaux 40.177

DE BACKER-VANCAMP

BRUXELLES

73, rue Royale, 73

BRUXELLES

(EN FACE DE LA COLONNE DU CONGRÈS) — TÉL. 275.63



OBJETS D'ART --- PORCELAINES

— CRISTAUX —

VERRERIES D'ART

DE

LALIQUE



CRÉDIT GÉNÉRAL DE BELGIQUE

Société anonyme

Fondée en 1886

Capital : 130,000,000 de francs
entièrement versés

Siège social : 14, rue du Congrès, Bruxelles
TÉLÉGR. « CRÉDIBEL » TÉL. 217.50 à 52 CH. POST. N° 700

Siège B : 51, avenue des Arts, 51, Bruxelles
TÉLÉGR. « CRÉDIBEL » TÉL. 343.57-347.01 CH. POST. N° 791

Bureau auxiliaire : 88, b^d d'Anvers, Bruxelles
TÉLÉGR. « CRÉDIBEL » TÉL. 225.00 CH. POST. N° 38.340

Dépôts à vue et à terme aux meilleures conditions

Toutes opérations de Banque et de Bourse
en Belgique et à l'Étranger

CRÉDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

SIEGES

ANVERS : 36, Courto rue de l'Hôpital
BRUXELLES : 30, Avenue des Arts
175 Succursales et Agences en Belgique

FILIALES :

à PARIS
20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG
53, boulevard Royal

Banque - Bourse - Change

Librairie Albert Dewit, 53, rue Royale, Bruxelles

Omer ENGLEBERT

La Sagesse du Curé Pecquet

58^e édition.

Nouveaux extraits de presse.

D'Eugène Langevin dans la *Revue française* :
« Je relirai maintes fois certaines pages du brave et si spirituel curé Pecquet, alors qu'il y a si peu d'ouvrages nouveaux que je puisse souhaiter lire seulement une fois. »

De Georges Goyau, de l'Académie française, dans la *Libre Belgique* :
« Cette sagesse du curé Pecquet, dont M. Omer Englebert s'est constitué le savoureux interprète, est faite de ce bon sens qui nous écarte de toutes les outrances et des jugements passionnés de l'intolérance; elle est faite d'indulgence pour les pécheurs, de pitié pour tous ceux qui souffrent, d'irrévérence à l'égard des fausses grandeurs qui s'achètent par l'argent ou s'acquièrent par l'intrigue. Le curé Pecquet professe qu'on doit attirer le pécheur par la mansuétude et non le poursuivre une fourche à la main. »

De J.-P. Vaillant dans *Comœdia* :
« Nous gageons qu'il sera bientôt célèbre en littérature. »
Du Père de Parvillez dans les *Études* :
« Livre aussi captivant que substantiel. La verve de l'auteur entraîne le lecteur jusqu'au bout du volume. »

De Maurice Brillant dans le *Correspondant* :
« Un charmant type de curé qui nous présente, en nous amusant, de fines et profondes leçons, et qui est appelé à prendre place dans la galerie des ecclésiastiques créés par la littérature et le théâtre. »

MOBILIER SCOLAIRE BREVETÉ

Accessoires en bois pour la Photographie
TOUS ARTICLES EN BOIS DE GRANDE SÉRIE
POUR TOUT GENRE D'INDUSTRIES



Je dispose d'un Matériel ultra-moderne qui me permet de faire des offres intéressantes. N'hésitez pas à me soumettre vos demandes. Étude gratuite de production intensive pour tout genre d'articles en bois.

J. MUsETTE

24, rue Marlet, NIVELLES
Téléphone : 225

♦♦♦ CARRELAGES ♦♦♦

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone BRUXELLES Téléphone
N° 45911 N° 45911

♦♦♦ REVÊTEMENTS ♦♦♦